

## LECTURES ET CRITIQUES

### COMPTES RENDUS

**Zuili, Marc & Baddeley, Susan (dir.),  
avec la collaboration de**

**Jean-François Chappuit**, *Les langues étrangères en Europe. Apprentissages et pratiques (1450-1700)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, coll. Mythes, critique et histoire, 328 p., ISBN 978-2-84050-803-8.

Ce volume est issu d'un colloque international organisé les 24 et 25 novembre 2006 par le laboratoire « États, société et religion » de l'Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, avec la collaboration du Centre de recherche du Château de Versailles et du Groupe d'études pluridisciplinaires sur l'Europe centrale et orientale de l'Université Paris VII-Denis Diderot. Il réunit quinze contributions précédées d'une introduction très riche : « Apprendre les langues, comprendre l'autre » (p. 7-19), où Jean-François Chappuit, Susan Baddeley et Marc Zuili, avant de présenter les lignes principales de cette étude collective, interpellent – entre autres – Sénèque et Montaigne, l'Ecclésiaste et Shakespeare sur langue et langage, langues natives et langues étrangères, rhétorique et morale... Sont ensuite rappelées la montée des vernaculaires et l'exigence de les cultiver et de les apprendre, ainsi que la naissance des écoles de langues, dont les

pionniers furent les Claude de Sainliens et les Gabriel Meurier (curieusement, ne sont pas mentionnés dans cette introduction les maîtres d'école anversoises Claude Luython et Noël Berlaimont qui professèrent leur enseignement, vers 1530, donc quelques années plus tôt). C'est dans le contexte de l'immigration protestante en Angleterre et au Pays-Bas que ces écoles s'installent dans les grandes villes commerçantes. Ce développement liminaire n'oublie pas d'évoquer la controverse qui a toujours opposé règles et usage dans les enseignements/apprentissages linguistiques, répercutant jusqu'à nos jours l'alternative de Quintilien : *ratio* ou *usus* ? Un index des noms et une bibliographie complètent ce travail qui se veut une vue d'ensemble sur 250 ans d'histoire culturelle européenne où les repères politiques et économiques sont allégués pour expliquer comment les relations internationales et les réseaux commerciaux sont le plus souvent responsables de nouveaux besoins linguistiques.

Trois axes de recherche sont abordés dans ce recueil : la diffusion des langues vernaculaires ; leurs premières analyses (à partir du recensement de leur lexique) ; leur enseignement, notamment les pratiques et les outils pédagogiques mis au service de ce dernier en Europe, à partir de l'époque de l'Humanisme

jusqu'au seuil des Lumières. Ces langues ont été pratiquées et enseignées/apprises dans les Cours et dans les maisons nobiliaires aussi bien que dans les milieux du commerce et de la diplomatie – et pas seulement dans les Cours éminentes et les grandes villes européennes de l'époque, comme on le verra. Divers aspects étudiés – le rayonnement de certaines langues, leur connaissance en tant que langues étrangères, les enseignants et les enseignés, les matériaux qui ont fourni le support de leur enseignement/apprentissage – ne sont pas facilement isolables. Ainsi, le titrage des trois parties proposé par les éditeurs (« Pédagogues, maîtres de langue et leurs pratiques » ; « La Pratique des langues étrangères » ; « Manuels, dictionnaires, méthodes pour l'enseignement des langues ») correspond mal aux contenus des analyses qui les composent, chacune de ces analyses ne pouvant faire abstraction de l'ensemble de la problématique : il est naturel d'assister au passage d'une perspective à l'autre dans un même article. Cependant, dans un bilan général, remarquons que la majorité des contributions sont de l'ordre de la présence et de la pratique des langues modernes à l'étranger (ou de la propagation de plusieurs langues dans un même pays) plutôt que de leur enseignement, les informations sur ce dernier étant rares et souvent limitées à celles que nous offrent les manuels.

Dans un dossier consacré à « Ferdinand Brunot et l'Europe du Sud », André Reboullet, qui l'a coordonné, se demandait pourquoi le grand historien de la langue française avait privilégié un des secteurs de sa géographie du français au dehors, à savoir l'Europe du Nord, au détriment de l'Europe du Sud (André Reboullet, 1995). Il est indubitable que le rôle de l'immigration protestante en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne surtout a joué un rôle primordial dans la diffusion et l'enseignement du français dans ces pays ; par ailleurs le Sud a

réagi tardivement à l'engouement que le français commençait à susciter un peu partout en Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle déjà, en éclipsant les autres langues de prestige international : l'italien et l'espagnol. Le choix de Brunot est donc éclairé par deux critères, la géographie du français en Europe étant secondée par sa chronologie : le français se propage plus tôt au Nord de l'Europe, d'où l'intérêt de Brunot pour ces prémices.

Cette digression sur l'histoire du français à l'extérieur de l'Hexagone nous permet de mettre en valeur deux aspects de ce volume : l'aire géographique explorée et la période prise en compte, qui permettent aux éditeurs et aux auteurs convoqués de soulever le voile sur des zones d'ombre de l'histoire de la diffusion des langues modernes. Quant à la géographie linguistique proposée ici, relevons une attention envers l'Europe orientale où la pratique des langues étrangères d'autrefois est moins connue ; les langues slaves constituent, comme il est montré ici, des moyens de communication incontournables pour les pays du Nord de l'Europe centrale qui entretiennent avec l'Est des échanges commerciaux intenses. Dans ce recueil, il est également question, donc, de la pratique et de l'enseignement de langues comme le polonais et le russe, dont on analyse aussi deux manuels de conversation du début du XVII<sup>e</sup> siècle (p. 187-193). Par ailleurs, le choix de la période envisagée ne s'impose pas de soi : il n'y a pas d'unité chronologique (ni culturelle ni pédagogique) dans les enseignements linguistiques de cette période (1450-1700) : les institutions d'enseignement, les destinataires, les méthodes ainsi que les supports didactiques sont en pleine évolution. Pourtant la focalisation sur cette période nous paraît tout à fait justifiée : premièrement, c'est au début de cette période qu'on assiste à l'essor des langues vernaculaires (avec, comme conséquence, le déclin du latin en tant que langue de communication

internationale) et c'est vers la fin que sont déjà flagrantes les manifestations de l'Europe française, phénomène culturel qui a uniformisé les intérêts et les apprentissages linguistiques. En deuxième lieu, on constate l'inflation des études concernant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles dans l'histoire des enseignements linguistiques. Il suffit de penser aux cinq colloques organisés dans la péninsule ibérique sur l'histoire de l'enseignement du français (rappelons que cette langue a joui d'une grande attention grâce à une association comme la SIHFLES qui s'y consacre depuis plus de 25 ans), dont quatre se sont concentrés sur ces derniers siècles (notamment en raison de l'« universalité » du français avant la Révolution et de sa disciplinarisation au siècle suivant). Récemment, deux initiatives qui se sont déroulées au Portugal (« Le livre pédagogique en langue(s) étrangère(s) du XIX<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle », Université d'Algarve, décembre 2013) et en Grande-Bretagne (« Connecting cultures? An international conference on the history of teaching and learning foreign/second languages, 1500-2000 », Nottingham, juillet 2014) n'ont pas démenti cette tendance : malgré son titre, le congrès de Nottingham n'a vu qu'une poignée de contributions consacrées à la période 1500-1700 pour les langues modernes (sur plus de soixante).

Ce recueil essaie de répondre aux questions fondamentales qui concernent les enseignements linguistiques d'autrefois. Par quels moyens les langues vernaculaires se sont répandues à partir de l'aube de l'âge moderne qui les voit devenir protagonistes ? Comment a-t-on appris ces langues entre 1450 et 1700 ? Quels modèles linguistiques et culturels étaient transmis avant que la connaissance des langues étrangères ne devienne la marque de l'honnête homme et des dames qui comptent dans le grand monde ? Quels supports didactiques étaient en usage ? Cette période se signale tout

d'abord par l'émergence de nouveaux espaces d'apprentissage des langues étrangères, les écoles et les universités (bastion jusque-là réservé aux langues classiques), et de nouveaux acteurs de cet apprentissage, les maîtres qui ont forgé des supports, à commencer par des listes de mots ou de phrases-types bilingues. Pour la plupart, ces outils sont redevables envers les ouvrages fabriqués pour l'enseignement du latin (et, avant celui-ci, du grec) : les *Nominalia* et les *Colloquia*, ancêtres respectivement des vocabulaires et des dialogues pédagogiques (souvent appelés colloques, surtout au XVI<sup>e</sup> siècle, en hommage aux prestigieux *Colloquia* d'Érasme et de Vivés). Ce sont les deux outils d'enseignement les plus répandus – voire les seuls jusqu'à l'élaboration des premières grammaires des langues vivantes. Quant aux nouvelles méthodes devant supplanter la méthode latine, elles surprennent par leur modernité : avant d'avoir été grammaticale-transductive, la méthode d'enseignement des langues modernes a été directe, fondée sur la pratique, une approche communicative avant la lettre, visant les interactions orales, mimant des situations de communication très proches de celles où l'apprenant pourrait évoluer, proposant des actes de parole qu'il avait de bonnes chances d'employer dans ses conversations courantes ou professionnelles. Cette attention à l'oral explique l'importance de la prononciation, à laquelle ce recueil consacre plusieurs pages.

Par le biais des langues étrangères ce volume nous fait entrer dans les principaux secteurs de la vie matérielle et intellectuelle des sociétés : la politique et l'économie, les études et les arts, entre autres. Les Cours et les maisons nobiliaires (Nicole Bingen, « Usage et connaissance de la langue italienne dans la diplomatie française (1490-1540) », p. 123-156 ; Maciej Forycki, « La Pratique des langues étrangères dans une famille noble polonaise, les Leszczyński », p. 205-

217), les sociétés marchandes et des puissances maritimes comme la Hanse (Marie-Louise Pelus-Kaplan, « L'Apprentissage et la pratique des langues étrangères dans le monde hanséatique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », p. 181-193) ont contribué dans la même mesure à l'étude des langues étrangères. Nicole Bingen se penche sur les diplomates et la famille royale de France pendant les guerres d'Italie pour dissiper le mythe selon lequel l'italien était couramment pratiqué à Cour par les rois et les reines. Tout au contraire, Maciej Forycki nous introduit dans le milieu multiconfessionnel et plurilingue d'une famille et des habitants de leurs domaines (notamment la ville frontalière de Lesno) : si les Leszczynski et leur entourage, à part leur langue maternelle, parlaient couramment le français et l'italien, leurs sujets pratiquaient quatre langues : le polonais, l'allemand, le bohémien et l'hébreu. Dans le milieu du négoce, grâce aux contacts multiples qui se nouaient dans les villes portuaires et les villes des grandes foires, les langues s'apprenaient de manière pratique, sur le tas, surtout au cours des voyages et des séjours à l'étranger. Marie-Louise Pelus-Kaplan, dans l'article cité, rappelle que des réseaux familiaux et des réseaux d'affaires hanséatiques facilitaient des échanges de jeunes comme apprentis entre amis ou associés résidant dans des pays différents. Les séjours à l'étranger sont aussi au cœur de l'apprentissage du français de la part des Polonais : Maciej Serwanski (« Présence de la langue française en Pologne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », p. 195-204) décrit la « colonie polonaise » de Paris dans les années 1560, quand le nombre d'étudiants atteint son apogée ; l'aspect le plus frappant est la présence d'un nombre important de fils de la bourgeoisie, subventionnés par des bourses financées par leurs villes. Un siècle plus tard, une méthode de propagation du français tout aussi originale est l'installation d'ordres religieux appelés de France par Louise-Marie de

Gonzague, épouse du roi Ladislas IV. Parmi ces ordres, les Sœurs Visitandines s'occupaient de l'éducation des jeunes filles. C'est la seule mention dans tout le recueil de l'éducation féminine : et pourtant, c'est connu, c'est surtout aux filles qu'on a appris les langues vivantes, les langues classiques leur étant interdites.

Les regards croisés sur l'espagnol en France et le français en Espagne se taillent la part du lion, avec sept contributions. Catherine Duclos-Talbotier (« L'Influence du grec et du latin dans l'enseignement du castillan normé par Nebrija », p. 23-49) étudie le castillan de la première grammaire d'une langue vernaculaire, celle de Nebrija, et sa démarche normalisatrice qui s'impose à la langue de la monarchie unifiée. L'enseignement de l'espagnol en France fait l'objet de deux articles consacrés respectivement aux grands maîtres – César Oudin, Ambrosio de Salazar, Juan de Luna... – et à leurs pratiques pédagogiques (Marc Zuili, « L'enseignement du castillan en France au début du XVII<sup>e</sup> siècle », p. 91-108), ainsi qu'à la description des sons et à l'enseignement de la prononciation (Marie-Hélène Maux-Piovano, « Comment enseignait-on la prononciation de l'espagnol aux Français au XVII<sup>e</sup> siècle ? », p. 283-303). Ce même sujet est exploré quant à l'enseignement du français en Espagne (Mercedes Banegas-Saorín, « La description des sons dans les premières grammaires pour l'enseignement du français diffusées en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle : Meurier et Sotomayor », p. 233-247). Le couple français-espagnol se trouve associé avec le catalan, dans les produits éditoriaux publiés dans la Barcelone française, ouvrages analysés dans la contribution de Manuel Bruña Cuevas (« *Le Dictionario castellano – Dictionnaire françois – Dictionari català* (1642) et la *Gramática ... para aprender a leer, y escriuir la lengua francesa* (1647), publications des imprimeurs Lacavelleria », p. 265-282). Dans « La question des langues dans

l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle » (p. 157-180), Jacqueline Ferreras analyse trois ouvrages appartenant au genre « entretien humaniste », dont l'intérêt est plutôt linguistique que didactique. Ces colloques ont été pensés, en effet, non pas pour l'enseignement, comme tant d'autres au XVI<sup>e</sup> siècle, mais pour susciter un débat sur une question d'actualité : les langues d'Espagne (ou plutôt les langues de la réalité géopolitique singulière, mosaïque de peuples et de langues, constituée par l'ensemble de royaumes à la tête desquels se trouvait l'Espagne à l'époque de Charles Quint), le statut de ces langues et les rapports entre elles. En revanche, les dialogues analysés par Brigitte Lépinette (« Les Propos et Lettres de J. Ledel (1565) : le début de la métamorphose didactique du genre Colloque pour l'enseignement du français et de l'espagnol à la Renaissance », p. 249-263) en montrent tout le potentiel pour la comparaison et l'apprentissage des structures des langues en présence, d'abord avec des objectifs communicatifs (mémoriser des modèles phrastiques pour apprendre à parler), ensuite dans une approche plus formalisée – en harmonie avec l'enseignement par règles qui commence à s'imposer – dont l'objectif devient la lecture et la traduction.

Suivent, en ordre d'importance numérique, les études sur l'enseignement du français en Angleterre – notamment sur ces maîtres français qui ont ouvert des écoles et publié des manuels dans le Londres du XVI<sup>e</sup> siècle. Trois contributions se situent dans la continuité des deux ouvrages phares de Kathleen Lambley (*The Teaching and Cultivation of the French Language in England in Tudor and Stuart Times. With an Introductory Chapter on the Preceding Period*, 1920) et de Douglas Kibbee (*For to speke Frenche Trewely. The French Language in England (1000-1600)*, 1991), pour mieux éclairer, de prime abord, ce phénomène du rapport entre refuge protestant et enseignement

protestants et l'enseignement du français en Angleterre (1550-1600) », p. 51-69), dont on connaissait bien l'ampleur aux Pays-Bas à partir du premier refuge (vers 1560) mais qui méritait, pour ce qui est de l'Outre-manche, un approfondissement. Jean-François Chappuit (« De Bellot à Shakespeare, principes du cours de langue vivante », p. 71-90) attire notre attention sur Jacques Bellot, maître de français qui a le mérite d'être l'auteur du premier ouvrage pour l'apprentissage de l'anglais publié en Angleterre : *Le Maistre d'escole anglois / The Englishe Scholemaster* (1580). Bellot est attentif à la polysémie de la langue et à l'homonymie ; selon l'auteur, des usages linguistiques, des automatismes culturels et des aspects sociaux suscitent des rapprochements avec l'œuvre de Shakespeare. Le parallèle entre Bellot et Shakespeare (dans *Henry V*) se poursuit à propos de la transmission du savoir, notamment quant à la manière de concevoir le cours de langue : Chappuit vise à montrer que les soucis concernant la prononciation et le vocabulaire du maître et de l'homme de théâtre sont proches. Enfin Anne-Laure Metzger-Rambach (« Une reformulation anglaise du français : le cas de *The Introductory to wryte and to pronounce Frenche* d'Alexander Barclay (1521) », p. 221-232) réfléchit sur les supports pour l'enseignement/apprentissage du français en Angleterre qui paraissent nombreux tout juste avant *l'Esclaircissement de la langue francoyse* de Palsgrave (1530). Poète en langue anglaise et traducteur du français vers l'anglais, Alexander Barclay est le premier (1521) à profiter, dans la décennie 1520-1530, du renforcement des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre, ce qui a provoqué une demande accrue d'enseignement du français.

Qui dit langues au XVII<sup>e</sup> siècle dit Comenius. C'est bien connu : dans sa *Janua linguarum reserata* ainsi que dans son *Orbis sensalium pictus* le

maître tchèque est en quête d'un moyen pour rendre plus aisé l'apprentissage du latin, mais ses réflexions sur les mécanismes intellectuels mis en œuvre pour l'acquisition linguistique se veulent universelles, valables donc pour toutes les langues et pour toutes les disciplines. Étienne Krotky (« L'Apprentissage des langues selon Comenius », p. 109-119) se concentre surtout sur la *Didactica magna*, l'ouvrage qui consacrera Comenius en tant que fondateur de la pédagogie moderne. Ce que l'auteur ne souligne pas assez, à notre sens, c'est que le succès de l'œuvre de Comenius dans l'Europe réformée (les pays catholiques ne l'ont presque pas connue) reçoit une impulsion grâce aussi à ses pérégrinations en tant que réfugié religieux et grâce à l'expansion commerciale et économique de l'époque qui renforce le milieu social auquel Comenius s'adresse (la classe moyenne du négoce et de l'artisanat) et enfin grâce à la plasticité de la « méthode Comenius » qui servira pour enseigner/apprendre d'innombrables langues, y compris la langue nationale, souci très moderne pour l'époque. À titre d'exemple, on peut citer l'impact de la *Janua* en Angleterre, traduite très tôt, dès 1631 (*The Gate of Tongues unlocked and opened*), présentant sur trois colonnes le texte latin et ses traductions en anglais et en français ; ou la versatilité de l'*Orbis*, d'abord conçu en latin et en allemand, qui paraît lui aussi très tôt en quatre langues (latin, allemand, italien et français ; 1666), témoignage d'une demande importante d'enseignements des langues modernes (on a compté 53 éditions de l'*Orbis* en diverses langues entre 1658 et 1700). Peut-être, dans un recueil sur les enseignements linguistiques ce livret aurait-il mérité plus d'attention.

L'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles s'ouvre aux langues modernes, qu'elles soient dispositif des alliances et des mariages royaux ou de la diplomatie, marque de distinction pour les nobles,

matière première pour les marchands dans leur travail. Ce volume nous montre plusieurs manifestations de ces pratiques : un bon nombre, déjà connu, n'avait pas encore dévoilé tous leurs secrets et quelques-unes viennent d'émerger ici. Les mouvements transnationaux d'hommes et d'œuvres, les contextes plurilingues et multiculturels qui sont portés à notre attention mettent encore en échec – au début de cette époque – la norme monolingue et les hiérarchies linguistiques qui s'implantent de plus en plus stablement. Mais, on le sait, au XVII<sup>e</sup> siècle, un peu partout en Europe la norme monolingue commence à se frayer un chemin avec les grammaires conçues pour normaliser les langues vernaculaires – auxquelles vient d'être reconnu le rôle de ciment des nations et des cultures nationales. Quant à elle, l'histoire de l'enseignement des langues étrangères est encore mal connue ; elle a cependant dépassé depuis quelques décennies l'approximation et le dilettantisme qui avaient caractérisé ses premiers pas. Avec ce volume elle précise de plus en plus son domaine de recherche, institue ses coordonnées et trace ses axes dans les moments et dans les secteurs concernés par l'enseignement/apprentissage à tous les niveaux : des lieux aux protagonistes, des outils aux modèles et, bien sûr, des langues aux cultures.

#### RÉFÉRENCE

Reboulet, André (1995), *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 16, déc., p. 148-149.

Nadia MINERVA  
Université de Catane, Italie

**Gaudin, François, éd.**, *La lexicographie militante. Dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Préface par Alain Rey. Honoré Champion, Paris, 2013, coll. « Lexica », 24, 360 p., ISBN 9782745325303

et **Gaudin, François**, *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, coll. « Histoires », 470 p., ISBN 978-2-35935-117-0

La publication rassemble des communications du colloque organisé à Paris VII-Denis Diderot en décembre 2006 par le CIEL (Paris VII), le CHCSC (Versailles Saint Quentin-en-Yveline) et Métadif (Cergy-Pontoise). Il convient de faire suivre, parce qu'il est un prolongement et un développement, le compte rendu de l'ouvrage plus récent de François Gaudin : *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)*.

### 1. *La lexicographie militante. Dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.*

Dans la longue *Préface*, Alain Rey développe une distinction importante : la différence entre la charge idéologique, non consciente, culturelle, contextuelle qu'exprime le lexicographe pris dans son temps et son environnement, et la volonté de propager des idées, l'action de propagande qu'implique le militantisme, par définition combattant. L'originalité du recueil est qu'il déplace les analyses de contenu classiques en prenant en compte les contraintes de l'objet technique « dictionnaire ». Nous sommes donc conviés à une série de révélations sur l'outil en tant que tel, ses pouvoirs, ses dénis, ses engagements, et aussi ses effets non maîtrisés.

François Gaudin distribue les articles : « À travers les siècles », « À travers l'espace », « À travers les mots ». Cette organisation en trois parties, à la fois complémentaires et identitaires, permet la mise en évidence de tensions. Tandis que le premier tiers, délibérément historique, offre des analyses d'ouvrages singuliers, voire initiateurs, inventeurs, situés entre dictionnaires et encyclopédies, et par là une modulation du rapport histoire/outils/langue sur trois siècles

(du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle), le second met en évidence les convergences normatives autour de langues nationales ou voulant le devenir : langues espagnole, allemande, hébraïque, kurde, ou français d'Amérique du Nord. Nous retrouvons alors la question des politiques linguistiques et de la fabrique technique des langues. Enfin, en dernier se retrouvent les analyses classiques de l'histoire culturelle de la lexicographie à travers ses adhésions idéologiques de contenu, liées à l'histoire : variation africaine, néologie, ou, plus marqué, féminisation des noms, anti-cléricalisme.

La première partie ne concerne que des encyclopédies, même lorsque l'ouvrage se nomme dictionnaire. Et l'entrée se fait presque exclusivement par un nom d'auteur (Chambers par Béjoutin, Diderot par Auroux, Trévoux par Wionet, Leroux et Reynaud par Bras-Chopard, Larousse par Mollier, Lachâtre par Gaudin, Guérin par Pruvost). Le XIX<sup>e</sup> siècle occupe une place de choix. Si Lachâtre, ne serait-ce que par l'ampleur de ses condamnations, est particulièrement emblématique du militantisme d'opposition républicaine, on note qu'il est bien entouré : Leroux, Reynaud ne sont pas moins virulents. Mais, surtout, on découvre que ces auteurs se battent sur plusieurs fronts : éditions, collaboration à des revues, choix des collaborateurs, choix de diffuser le savoir en vendant par fascicules bon marché et en illustrant. Au delà d'articles au contenu visiblement orienté, leur entreprise dans son ensemble est politique car elle se construit comme émancipatrice. Du côté de la défense du régime et de l'église, Monseigneur Guérin, avec son *Dictionnaire des dictionnaires* n'est pas en reste.

Cette section gagne beaucoup en abordant une autre dimension émancipatrice : l'encyclopédie comme forme apte à dire la connaissance. L'article de S. Auroux sur l'*Encyclopédie* de Diderot, est en particulier une prise de position sur

ce que promeut l'éclatement en articles, l'effet de liste, pour dire le savoir. Et que ce soit Larousse ou Trévoux (auteur jésuite collectif) ou Leroux et Raynaud qui rêvent de rivaliser avec la grande Encyclopédie « pour constituer le système industriel et scientifique », ou Guérin et Lolié, abandonnant un militantisme combattant pour servir le développement de la science et des positions ouvertes sur la langue, ces auteurs se révèlent dérangeants par le fait même d'exister techniquement. Là est un apport capital de ce recueil.

La seconde partie se centre sur une lexicographie militante linguistiquement. Les fabriques de langue nationales sont abordées pour les domaines espagnol (Alvar Ezquerro), germanique (Cortès, Hooek-Demarle), hébraïque (Sarfati), kurde (Akin), québécois (Quirion).

La confrontation est passionnante tant les données historiques imposent des différences pour la réception et l'efficacité de ces outils linguistiques. On apprend le rejet institutionnel d'un ouvrage qui promeut une variante francophone au Québec, la démultiplication de visées utilitaires pour le kurde, soutien pédagogique, soutien de la communauté, mobilisant poètes, réfugiés, institutionnels, définissant un code de l'expression écrite, constituant un corpus d'attestations. C'est aussi par la recension que procède Ben Yehuda pour l'Hébreu, non sans développer de multiples stratégies de conquête et en pratiquant une ouverture au cosmopolitisme linguistique. Le domaine germanique est le plus exploré. Les acteurs sont souvent prestigieux, de Leibniz aux frères Grimm, mais ceux-ci ne doivent pas masquer l'étendue de la production et l'importance de sa réception. Dans les deux articles sont rappelés le rôle de la linguistique, du comparatisme, l'importance idéologique de la revendication indo-européenne, la visée de « dictionnaire général » mais aussi le travail sur la langue (sémantique, synonymie, étymologie).

La lexicographie espagnole n'en apparaît que plus sereine, du moins dans sa période classique, cheminant de concert avec les grammaires. On voyage donc de langues contraintes à des langues triomphantes, et l'outil dictionnaire « fait le job » en privilégiant tour à tour l'attitude réflexive qui va consolider la langue, voire consolider un effet nation en externe, et l'attitude polémique, en interne, comme levier social.

La troisième partie, qui traite exclusivement de nombreuses productions du XIX<sup>e</sup> siècle (jusqu'à huit lexicographes), repense des entrées classiques par l'analyse de contenu (anticiplérialisme, par Lalouette) et l'attitude sur la langue (néologismes, par Sableyrolles, féminisation, par Breyse), et par une entrée surprenante, l'activité lexicographique d'un administrateur colonial voulant assurer commerce et sécurité par la communication, Faiherbe, auteur de dictionnaires de langues africaines (par Ndao). Nous retrouvons alors certaines des visées des premiers missionnaires.

Ces analyses disent le poids de l'histoire dans les attitudes militantes (révolution de 1848, lois sur le mariage, sur le divorce), mais aussi que c'est le public visé et l'idée qu'on s'en fait qui déterminent souvent le rapport à la norme linguistique, des audaces néologiques à la morphologie du genre.

Qu'y a-t-il de commun entre des actions dont l'étendue dans le temps et les effets sont aussi disparates ? La puissance, épistémologique et historique, de l'objet *dictionnaire*.

## 2. Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)

C'est un ouvrage remarquablement documenté, et riche de découvertes sur un lexicographe tout à fait méconnu. Comme le souligne l'auteur, si Lachâtre fut un encyclopédiste militant, audacieux et opiniâtre, il fit bien d'autres choses que des dictionnaires, en particulier de l'édition.



Les 464 pages de cette biographie montrent à quel point la vie de Lachâtre est une lutte et son œuvre une suite de combats. Né fils de baron d'Empire, il refuse sa particule et les bénéfices qui vont avec, et il sera toute sa vie dans une proximité étroite avec le peuple, lié d'amitié avec des théoriciens résistants tels que Proudhon. Dès sa jeunesse il manifeste contre la puissance du clergé, ce qui lui vaut par exemple d'être renvoyé de Saint-Cyr, et il subira violemment les contrecoups de ses luttes, que ce soit en 1848 ou en 1871. Son trajet va en quelque sorte du communisme-socialisme mêlé de saint-simonisme à l'anarchisme.

Son travail d'éditeur est extrêmement important : il lui vaut régulièrement condamnations, et même exil à deux reprises. Il édite ainsi les œuvres d'Eugène Sue, et surtout un ouvrage qui sera violemment attaqué : *Les Mystères du Peuple*. Autre objet de scandale et de ressentiment de la part du pouvoir : sa publication au long cours de *L'Histoire des papes*, résolument anticléricale. À la fin de sa vie, il fait traduire et édite des textes de Marx, ce qui a été essentiel à l'époque pour la diffusion de cette œuvre. Au milieu de toutes ses activités d'éditeur militant, il rassemble des collaborateurs pour faire des dictionnaires. Lachâtre lexicographe est rarement cité par les historiens du genre. Il a cependant publié cinq dictionnaires in-quatro, un in-octavo et un in-16. Auxquels il convient d'ajouter une *Encyclopédie nationale* et un *Dictionnaire-journal*. Tous doivent être une arme de changement.

Par rapport à Pierre Larousse, dont il appréciait le travail, il suit un itinéraire inverse. Larousse, fils d'aubergiste, était instituteur, et voulait que les enfants s'élèvent socialement grâce à leurs maîtres, ce qui marque confiance et respect de l'institution scolaire. Lachâtre, au contraire, veut que ses dictionnaires encyclopédiques soient lus par tout le monde, sans passer par l'école, suivant en

cela les vues de Jacotot. En effet, la loi Guizot de 1833 était certes une avancée contre l'analphabétisme mais elle laissait l'enseignement primaire aux mains des prêtres, ce qu'il refusait.

Le *Dictionnaire universel* (1852-56), « progressiste et totalisant », est porteur d'une visée utopique d'autodidactie. L'encyclopédie est là pour émanciper le peuple qu'il doit sauver de l'ignorance et de l'Église. À partir de 1855, la parution du *Dictionnaire français illustré* s'accompagnera d'une « instruction aux mères de famille ». Pour toucher les foyers Lachâtre invente une politique de diffusion à laquelle il se tiendra et qui sera imitée : vente par fascicules à prix modique, par courtage, augmentation et actualisation par fascicules. Fait rarissime pour un dictionnaire, le *Dictionnaire Universel* est condamné : amende et prison, donc exil. Il aura une diffusion clandestine.

Suivront le *Dictionnaire des écoles*, pour sa fille, qui n'édulcore aucun article, le *Nouveau Dictionnaire universel*, à partir de 1865, complété par un « journal littéraire illustré périodique *Nouveau dictionnaire illustré* » qui combat « les privilèges et les abus sous quelque forme qu'ils puissent se présenter. » Suit encore une *Nouvelle encyclopédie nationale* et, à partir de 1894, le *Dictionnaire journal*, qui actualise son grand dictionnaire. L'ultime ouvrage lancé sera le *Dictionnaire Lachâtre*, qu'il commence à 84 ans. L'édition en sera terminée en 1907, soit 7 ans après sa mort. Ses dictionnaires sont des textes dynamiques et ses choix lexicographiques sont intéressants. Il prône une réforme profonde de l'orthographe, il tient à donner la prononciation de tous les mots, les citations (en général subversives) sont abondantes, il a le souci de marquer les mots nouveaux, il accueille de nombreuses féminisations de noms de métier et beaucoup de datations ont pu être faites grâce à son travail. Bref, ce sont des ouvrages de combat, qui ne reprennent

pas les ouvrages antérieurs mais veulent faire changer la société par un combat pour les idées. Comme le note F. Gaudin, il s'agit bien de faire servir le dictionnaire à un mouvement d'émancipation.

Francine MAZIÈRE  
Université Paris XIII, UMR 7597 HTL,  
Univ. Paris Diderot, CNRS SPC

**Albano Leoni, Federico,**  
*Des sons et des sens. La physiologie  
acoustique des mots*, Lyon,  
ENS Éditions, 2014, coll. « Langages »,  
202 p., ISBN 978284788549

Dans l'introduction, l'auteur avertit le lecteur que sa réflexion à l'égard de la phonologie relève d'une démarche critique qu'il fonde d'une part sur le recours aux propositions de la phonétique et d'autre part sur la prise en compte de la *semiosis* dans un cadre gestaltiste.

Le premier chapitre, « Questions préliminaires » (9-29), met l'accent sur la disponibilité accrue des ressources sonores grâce aux moyens d'enregistrement et de collecte. Les données recueillies, qui restituent l'oral dans toute sa richesse et sa diversité, permettent de réexaminer les conditions d'exercice de la communication, suivant une perspective qui fait retour vers les propositions de la *Théorie du langage* de K. Bühler. La phonologie, parce qu'elle fait abstraction des situations concrètes, a exclu les entours de l'échange verbal et le rôle du sens dans la compréhension de l'auditeur. Dès lors, la dissymétrie des recherches consacrées à la *langue* et à la *parole*, au *signifiant* et au *signifié*, au *locuteur* et à l'*auditeur*, met en évidence combien le premier terme de chacune de ces oppositions a été l'objet de plus d'attention en dépit de travaux comme ceux d'E. Coseriu. Ainsi se justifie la rédaction de ce plaidoyer pour une approche empirique qui réintègre la langue – dont le structuralisme a

hypostasié le fonctionnement – dans le cadre des pratiques et des savoirs immanents des agents.

Le deuxième chapitre, « Langues sans paralangues » (31-65), aborde la question du *paralinguistique*, des « signifiés attitudeaux » dont le vecteur est prosodique. Ceci recoupe partiellement l'opposition entre *connotation* et *dénotation* à travers la distinction du sens propre et du sens figuré et réintroduit l'interlocuteur dans l'observation : « (...) le fonctionnement et la structure d'un acte linguistique parlé (...) ne sauraient être compris hors du jeu complexe des interrelations, continuellement changeantes, avec les autres » (p. 34).

Le recours à la prosodie reste problématique aussi longtemps que le traitement phonologique s'en tient au schéma d'A. Martinet, celui d'une double articulation fondée sur des oppositions discrètes alors que les variations suprasegmentales sont continues. Dans la perspective ouverte par C. F. Hockett – promoteur de l'opposition *segmental/suprasegmental* – et par M. A. K. Halliday, l'auteur interroge la relation entre la prosodie et la signification. Il oppose (i) une analyse par contours dans un continuum à orientation phonétique et (ii) une analyse discrète par niveaux à orientation phonologique. Il trouve chez K. L. Pike (1945) une modélisation des formats prosodiques dont l'un des aboutissements est le modèle ToBI (*Tones and Breaks Indices*) de J. Pierrehumbert qui simplifie la complexité prosodique en la ramenant à un ensemble limité d'oppositions binaires. Issue de la convergence des analyses que l'outillage informatique rendait possibles et des recherches sur les langues à tons, cette réduction des composants du signal requiert, avant d'être validée, une confrontation à l'approche gestaltiste.

Par un détour historique qui prend son point de départ dans les débuts de la philosophie occidentale, le rôle de la voix

dans toutes ses dimensions est reconsidéré, avec une attention particulière pour les travaux menés depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux des phonéticiens notamment. Quelques œuvres sont mises en valeur qui ont maintenu à l'intérieur du champ de la linguistique la matérialité des productions vocales en lien avec leur contexte de réalisation – G. von der Gabelentz, K. Bühler, I. Fonagy –, en concurrence avec une psychologie qui cherchait de préférence la corrélation des propriétés de la substance sonore avec une pratique discursive gouvernée par des états mentaux et des situations qu'ignore pour sa part l'analyse structuraliste du langage.

Le chapitre 3, « le paradigme segmental » (p. 67-137), s'ouvre par ces lignes : « Le signifiant est en soi un phénomène physiquement continu et linéaire. Quand cela est nécessaire, qu'il s'agisse de locuteurs naïfs ou de linguistes, il est segmenté linguistiquement en associant un sens (plausible par rapport à la situation) à une portion de signal et seulement ainsi celui-ci devient discontinu et non nécessairement linéaire. » (p. 67).

À cette approche du signifiant en tant qu'il est conçu comme équivalent au signal linguistique (au rebours de la définition saussurienne : « la langue (...) est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique, et où les deux parties du signe sont également psychiques ») contrevient une définition du phonème comme : a) l'unité minimale de la langue sur le plan du signifiant ; b) immatériel ; c) dépourvu de signifié mais doué d'une fonction distinctive (p. 69).

Comment s'est décidée, selon l'auteur, la priorité accordée au principe de segmentation ? Après une réflexion fondée sur la pratique alphabétique qui s'étend de l'Antiquité à la fin du XIX<sup>e</sup>, il y a eu, de la fin du XIX<sup>e</sup> aux années 1920, une tension entre la réduction psychologique et l'expérimentation phonétique qui se retrouve

dans les propositions de J. Baudouin de Courtenay et de F. de Saussure. L'École de Prague a incarné un troisième moment où se trouve mise en exergue la critique formulée par Bühler à l'encontre de l'associationnisme herbartien des Pragois jusqu'à la synthèse de Jakobson. De cette période, l'auteur retient principalement les hésitations concernant la définition du phonème et la nature de la relation qui s'établit entre la phonologie et la phonétique. La dernière étape est celle de la phonologie générative (N. Chomsky & M. Halle, *Sound Pattern of English*, 1968) qui se continue au travers des différentes écoles qui en sont issues. Quelques éléments sont caractéristiques de cette orientation : la disparition du signifié au profit d'une théorie de l'esprit, la substitution de *segment* à *phonème* et le rôle assigné à une théorie de la « représentation » – qui avait dominé le courant psychologiste et s'était rétractée au temps du structuralisme – conçue tantôt comme image mentale, tantôt comme symbole. Le verdict est sévère : « Comme théorie phonologique, SPE a été une faillite et n'est demeurée en vie qu'en vertu surtout du grand prestige du modèle général et d'une politique scientifique d'école particulièrement agressive » (p. 94).

Sont ensuite décrites les doctrines qui s'inscrivent dans la configuration dessinée par ce modèle : phonologie naturelle (1979), phonologie articulatoire (1990), phonologie métrique (1990), Théorie de l'Optimalité (1993) et la phonologie cognitive dans laquelle : « (...) le point de départ n'est donc plus l'esprit du locuteur idéal, ou l'un de ses modules, ni une structure profonde à transformer, mais la réalité biologique et psychophysique des sujets parlants dans le monde, la perception réacquérant ainsi de l'importance » (p. 100).

La Phonologie de Laboratoire, qui s'est constituée au cours des années 1990, est rattachée à ce courant. Quelles que soient la méthode retenue et la doctrine, deux

difficultés subsistent : l'oblitération de la signification et le partage de la forme et de la substance dans une décomposition en traits qui fait du phonème la *pars minima* (le plus petit élément segmental) de la langue. L'auteur insiste sur l'inadéquation du concept de phonème à la réalité substantielle du signal et à sa perception. C'est la lettre – la notation alphabétique – qui se trouve au principe d'une figuration qui procède par la permutation de paires minimales pour établir l'inventaire phonologique alors que les transitions formantiques démontrent le caractère inopérant d'une telle découpe dans l'acte de parole. Du point de vue sémantique, une opposition, par exemple *bas/pas*, exige, avant d'être mise en œuvre, que les deux mots qui servent à l'illustration de la paire minimale soient identifiés.

Le chapitre 4, « Des segments à la physiologie acoustique » (p. 139-157), reprend les deux arguments sur lesquels fonder une critique du concept de phonème : la réalité du signal phonétique tel qu'il se manifeste dans la parole, aujourd'hui mieux connue et plus largement travaillée grâce à la disponibilité des données des corpus, et l'inscription du discours dans une situation de deixis au sens large pour laquelle la référence aux travaux de K. Bühler apparaît comme centrale. La reconnaissance gestaltiste des mots en situation de communication se fait non par le découpage en phonèmes mais par une décomposition en syllabes qui sont : « (...) le lieu dans lequel se résolvent pratiquement toutes les difficultés rencontrées à propos du phonème : le naturel articulatoire, la perceptibilité, son accessibilité, l'universalité des mécanismes constitutifs » (p. 149).

La question des frontières syllabiques est moins importante que la saillance qui permet de compter les syllabes sans avoir à statuer ni sur leurs limites ni sur la façon dont leur répertoire serait mémorisé. Ainsi, afin d'éviter tout recours au phonème comme atome linguistique,

l'auteur réintègre dans l'analyse la voix, la syllabe, la prosodie, le sens et les formes de flexion et d'agglutination, insistant sur une richesse du stimulus qui s'est trouvée largement sous-estimée dans les études linguistiques contemporaines. Il conclut par une critique de la phonologie actuelle qui est en attente, selon lui, d'un dépassement entre « le champ symbolique et le champ déictique » dont il a dessiné l'esquisse dans son ouvrage.

Quel que soit le jugement qu'on sera amené à formuler sur les thèses avancées, il importe de rendre justice à un livre très documenté qui s'attache à reprendre certaines questions cruciales de la linguistique avec une élégance d'écriture et une largeur de vue qui ne sont plus si fréquentes. La traduction a gardé le souci d'une expression soutenue, avec quelques rares imprécisions (*grammelot* (p. 58) est à traduire par *gromelot*). La différence des contextes académiques met en évidence certains décalages et le lecteur français ne trouvera pas, quand il est question de l'écriture, de références à J. Goody ou, dans la prise en compte du locuteur, de retour vers les propositions de la psychanalyse à laquelle est préféré le paradigme cognitiviste. De même, la pragmatique est moins souvent référencée que les propositions de K. Bühler.

Au centre de la révision épistémologique proposée, il y a le réexamen des principes de la phonologie structurale. Il est toujours délicat de s'introduire dans une discipline quand on n'est pas soi-même un acteur du domaine, quand la démonstration ne part pas de la réanalyse de questions cardinales dans le champ mais d'une appréciation théorique des principes, entre jugement et description. Dans ce livre, la critique s'exerce de deux façons, en partant constamment de l'observation des situations de communication : d'une part en réintroduisant les qualités substantielles du signal – la phonétique, en particulier la prosodie –, d'autre part en rappelant la nécessité d'une

théorie du sens seule à même d'assurer la validation des distinctions phonologiques et les effets de la communication. Sur ce second point, il semble que soit postulée la synonymie des concepts de *sens*, *signification* et *signifié* parallèle à l'identification du *signal* et du *signifiant*, ce qui prête à discussion.

En faisant du phonème, dans le programme de la phonologie telle qu'il la conçoit, le terme ultime de l'analyse à partir de quoi sont établies les oppositions, F. Albano Leoni tend à lui attribuer un statut ontologique, étayé par des propriétés phonétiques, quand seules devraient entrer en ligne de compte les relations négatives. C'était déjà le principe de la relecture que Jakobson faisait de Troubetzkoy. Même si la perspective adoptée dans cet essai s'inspire avant tout des théories de la communication de K. Bühler et d'une approche de la langue en acte, elle entérine une hiérarchie interne à la phonologie dans laquelle la définition d'objets (les phonèmes) prime la structure des relations. À ce titre, l'heuristique structuraliste reste à l'ordre du jour et ce livre en apporte le témoignage.

#### RÉFÉRENCES

- Sebeok T.A., Hayes A. S. & Bateson M. C., 1964. *Approaches to Semiotics*, La Haye, Mouton  
 Viel, Michel, 1984. *La Notion de marque chez Trubetzkoy et Jakobson*, Paris.

Gabriel BERGOUNIOUX  
 Université d'Orléans / LLL

[Prisciani] *De accentibus. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Claudio Giammona*, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2012, 219 p.  
 (Collectanea Grammatica Latina, 12)  
 ISBN 978-3-615-00404-5.

Le volume consiste en une édition critique accompagnée d'une traduction (p. 5-67 + p. 69-105 des *variae lectiones*) complétée d'un commentaire. Dans une

introduction concise (p. xix-xcvii), l'Éditeur (dorénavant l'É.) balaie l'ensemble des questions relatives à l'édition d'un texte : la structure de l'œuvre et son attribution (p. xix-xxii) ; l'origine et sa datation (p. xxiii-xxxi), ainsi qu'une brève contextualisation de la question de l'accent en latin (p. xxxi-xxxiii). L'É. accorde ensuite une large place à la description de la tradition manuscrite (p. xxxiii- lxxxv), dont un stemma est proposé p. lxxxv, ainsi qu'à son contexte manuscrit ('il compagni di viaggio del *De acc.*', p. lxxxv-xcvi) ; enfin, les 'critères éditoriaux', peu détaillés, occupent à peine une page complète (p. xcvi). Disons sur ce dernier point que, quoique chaque groupe de témoins se soit vu analysé en détail, il manque une synthèse qui permettrait de savoir quel texte l'É. a reconstitué, car ses 'critères éditoriaux' concernent l'aspect formel de l'édition et non les principes qui ont présidé à l'établissement du texte. L'É. nous apprend ainsi qu'il a constitué deux appareils critiques : l'un sous le texte où ont été consignées les variantes les plus significatives, l'autre à la suite du texte contient toutes les autres.

Les véritables critères éditoriaux sont énoncés brièvement suite à la liste des 124 témoins du texte (p. xxxvii et sq.) : l'édition est fondée sur tous les plus anciens manuscrits (datables entre les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles), soit sur un total de 27 témoins. L'analyse des variantes amène l'É. à définir trois grands groupes ( $\alpha$   $\beta$   $\gamma$ ) qui remontent tous à un archétype unique ainsi que plusieurs détails permettent de le supposer (p. xxxix-xli). L'É. adopte donc une approche basée sur les leçons consensuelles et/ou majoritaires visant à retrouver l'archétype tout en permettant de suivre l'évolution du texte dans chaque groupe.

La tradition manuscrite de ce texte présente la particularité de n'avoir laissé aucune trace dans les *scriptoria* carolingiens. Certes le cas n'est pas isolé, mais on peut s'étonner de cette absence

dans les milieux les plus favorables à ce genre littéraire. En revanche, le nombre de manuscrits récents qui transmettent le texte est assez élevé, puisqu'on trouve le *De acc.* dans cent-vingt-quatre manuscrits copiés entre les XI<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (cf. la liste chronologique complète, p. xxxiv-xxxvii).

Parmi les cinq plus anciens témoins, *M* = Paris, BnF, n.a.l. 1073 (f. 60r-70r, Italie ; fin X<sup>e</sup>-début XI<sup>e</sup> siècle) transmet le texte sans titre en compagnie de l'*Ars Laur.*, tandis les manuscrits *L* = Venezia, Bibl. Marciana, lat. Z 497 (originaire de Rome, daté par Passalacqua, 1978, n° 719, du XII<sup>e</sup> siècle, par Holtz, 1981, p. 416, du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) et *W* (= Wolfenbüttel, Herzog aug. bibl., Guelf. 4. 11, Aug. 4<sup>o</sup>) donnent l'attribution à Priscien (« Incipit libellus Prisciani de accentibus » *L* ; « Prisciani grammatici de accentibus liber incipit » *W*). *LMW* qui sont des recueils de *grammaticalia* ont en commun le *De finalibus* de Servius, tandis que *M* et *W* transmettent aussi l'*Ars mai.* I. de Donat. Au sujet de l'édition proprement dite, je m'arrêterai sur un seul exemple, celui d'une glose entrée dans le texte (encadrée par des crochets droits). La nouvelle édition donne ceci :

Notandum namque est quod omnis dictio, quae in trisyllabis et in ceteris polysyllabis exit, antepaenultimam seu productam seu correptam licenter in metro profert poetica licentia [qua nos protegat omnipotens rex]. (Giammona, p. xl-xli et p. de acc. 61.3-6 et commentaire, p. 187)

La glose avait été délimitée différemment par l'ancien éditeur, Hertz, dans le *Corpus grammaticorum latinorum (GL)* :

Notandum est namque, quod omnis dictio, quae in trisyllabis et in ceteris polysyllabis est, antepaenultimam seu productam seu correptam licenter in metro profert. [poetica est fiducia, qua nos protegat omnipotens rex]. (éd. *GL* 3, 527.35-528.2)

Globalement, le texte de Giammona apparaît plus juste ici, cependant en se conformant strictement aux résultats obtenus par l'établissement du *stemma codicum*, il aurait probablement fallu restituer la glose incluse dans le texte comme ceci :

...profert poetica licentia [<id> est fiducia, qua nos protegat omnipotens rex].

Rejetée par l'É., la leçon (*est fiducia*) semble bien appartenir à la glose complète apparue sur l'archétype, car elle s'est conservée dans deux familles, α et β, et partiellement dans la troisième. *Licentia* seul se lit uniquement sur les deux témoins *V D'* dont les variantes se répartissent ainsi :

1) famille γ : tous les représentants du rameau v donnent *licentia est* tandis que *WZ* (= rameau o) sont partagés entre *fiducia* seul (*W*, leçon qu'il partage avec *CE* appartenant au rameau δ de la famille α et *Y* appartenant au rameau ζ descendant δ) et *est licentia* (*Z*, leçon qu'il partage avec *A* appartenant à la famille α).

2) famille β : elle comprend deux rameaux principaux θ (dont dépend κ-*OPQ* et λ-*IJKLMN*) et ι (dont dépend *F* et μ-*GH*), or *est fiducia* se lit chez ι (ce qui peut s'interpréter comme une omission/suppression de *licentia* à la vue des autres témoins du groupe κ) et chez λ *P* (rameau κ), les deux représentants du

	<i>licentia est</i>	<i>est fiducia</i>	<i>licentia est fiducia</i>
(α :)	est licentia (ε : ) <i>A</i> (ζ : ) <i>D</i> ?    licentia (η : ) <i>V D'</i>	fiducia (δ : ) <i>CE</i> (ε, ζ : ) <i>Y</i>	licentia est fiducia (δ? : ) <i>S</i>
(β :)		est fiducia ι (θ : ) λ (κ : ) <i>P</i>	licentia est fiducia (κ : ) <i>Q</i>    licentia uel fiducia (κ : ) <i>Q</i>
(γ :)	licentia est v    est licentia (o : ) <i>Z</i>	fiducia (o : ) <i>W</i>	

rameau  $\theta$ .

3) famille  $\alpha$  : *licentia* seul est attesté par deux témoins uniquement  $D^1$  (correction rameau  $\delta\epsilon\zeta$ ) et  $V$  (rameau  $\eta$ ), tandis que les autres sont partagés comme dans les familles  $\gamma$  et  $\beta$  entre *licentia* ou *fiducia*, voire les deux ( $S$ ).

Pour terminer sur ce point, la glose incluse que l'on peut traduire « ... par licence poétique, c'est-à-dire par confiance, de laquelle nous préserve le roi tout puissant » intéresse l'histoire du texte et des mentalités, car, quoique nous ne suivions pas Lindemann<sup>1</sup> dans son opinion quant à la stupidité de cet ajout, elle livre une information, non sur le copiste lui-même comme le pensait Lindemann (« une âme pieuse consacrée à l'étude de la grammaire »), mais sur le milieu dans lequel l'archétype a été conçu : un temps où le débat est encore sensible entre rigoristes et partisans de l'école sur le modèle d'Augustin (voir Holtz 1977 et 1986 ; Chin 2008). Car pour bien comprendre la glose, il faut lire *licentia* (id) est *fiducia*, qui soutiendrait la nuance de sens sur laquelle porte la remarque. *Fiducia*, *a priori* étrangement placé ici, prête à la potentialité exprimée par *licentia* un sens qu'il faudrait relier à la notion de confiance envers des exemples poétiques habituellement apportés en gage d'attestation. Anne Grondeux, que je remercie vivement pour sa relecture, suggère que *fiducia* pourrait être le résultat d'une corruption et qu'il conviendrait peut-être de lire '*fallacia*', dont le contenu sémantique s'accorderait mieux avec le sens général de la glose. L'hypothèse est séduisante, d'autant que si l'on envisage une transmission à l'origine en minuscule wisigothique, les confusions

paléographiques ' $a$ ' > ' $ic$ ' / ' $a$ ' > ' $u$ ' ne sont pas impensables : *fallacia* > *ficllucia* > *fiducia*. La mise en garde pourrait alors se comprendre ainsi : « ... par licence poétique, c'est-à-dire par tromperie, dont le roi tout puissant nous préserve ».

On aurait pu s'attendre d'ailleurs à trouver une foule de citations d'auteurs, ou au moins quelques illustrations de ces licences poétiques. Or, cet aspect, l'exemplification par les poètes, a totalement été évacué du traité. Il semble ainsi que l'on puisse mettre en relation l'absence d'exemple poétique avec la défiance envers la *licentia poetica* qui émane de cette glose. Le traité, de niveau élémentaire, est réduit à un empilement des seules *regulae*, illustrées par des exemples lexicaux hors-contexte (cf. p. xix). Du point de vue de la critique de texte, il ressort que le *De acc.* se compose d'un assemblage plus ou moins littéral des passages pertinents de la tradition artigraphique (p. xxvii), « che avrebbe dovuto far privilegiare un'interpretazione del trattato nel senso di un sunto del materiale preesistente, riorganizzato e attualizzato per gli scopi dell'anonimo autore ».

Ainsi, la question centrale, qui restait jusqu'alors l'attribution ou non à Priscien, semble définitivement close, puisqu'il semble improbable que l'anonyme qui a remanié ces matériaux préexistants puisse être assimilé à Priscien lui-même.

Rappelons que l'attribution (traditionnelle) de ce traité à Priscien vient de son *Ars grammatica*, où il est fait mention d'un tel traité (p. xxi « *de quibus in libro, qui est de accentibus, latius tractauimus* », Prisc. 3, 133.2-3), mais aussi sur des éléments de doctrine comme la définition de *littera*, tirée de Prisc., ainsi que la structure générale du traité, qui suit le plan de l'*Ars*. Cependant, la première définition (*littera*) est véritablement le seul passage à « *sapore veramente prisciano dell'opera* ». L'É. signale que cette attribution avait été remise en cause dès le Moyen Âge (voir

1 Lindemann, *Prisc. caes. opera minora*, 1818, p. 192-193 en note à propos de la glose : ... quibus verbis nihil potest cogitari, quod sit magis ridiculum (...) verba '*qua nos (...) rex*' piam animam scriptoris grammaticae studio deditam monstrant.

p. xxiii-xxxi pour la discussion autour de l'origine et de la datation). L'É., à la suite de Keil, considère le traité comme un produit du début du VIII<sup>e</sup> siècle (composé après l'*Ars* de Julien de Tolède) dans la péninsule ibérique, puisque, outre la liste des toponymes espagnols (cf. p. xxix), le traité s'appuie sur un Donat wisigothique (selon Holtz) et inclut des citations de Julien. Tôt dans son histoire, l'œuvre a été privée de son titre, puis dans un second temps s'est vue attribuée à Priscien sur la foi de la mention dans l'*Ars* d'un tel livre (p. xxii).

L'hypothèse d'une composition au VIII<sup>e</sup> siècle se heurte au fait qu'Isidore pourrait avoir connu le traité. L'É. reprend, p. xxv *et sq.*, la discussion de Jacques Fontaine à propos des sources d'Isidore, ajoutant que selon Fontaine et Holtz, l'œuvre remonterait au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle. L'É., qui remet en question l'hypothèse de Fontaine, explique alors les relations entre le *De acc.* et les *Etym.* par l'utilisation d'une source commune (moins élaborée dans le cas du *De acc.* conservé). D'autre part, il considère la grammaire de Julien de Tolède (composée entre 680 et 685) comme la source la plus récente du traité (p. xxviii).

Quoique l'essentiel y figure, les pages consacrées à l'origine nous laissent sur notre faim, car, sauf erreur, à aucun moment l'É. ne soulève deux points extrêmement troublants : 1) la question de l'apparition de l'*Ars* de Priscien dans l'Espagne post-wisigothique et 2) l'absence de tradition carolingienne pour le *De accentibus*.

Sur le premier point, disons rapidement que Priscien brille par son absence à Séville du temps d'Isidore. Il semble même que l'Espagne wisigothique n'ait jamais connu l'*Ars grammatica* de Priscien, contrairement à son *Institutio de nomine et pron. et verbo* qui pourrait avoir circulé très tôt en compagnie de Donat (et à cette occasion je remercie chaleureusement Paulo Farmouse Alberto

pour les pistes dont il m'a fait part). Il est notable que certains témoins de l'*Ars* de Julien de Tolède, après le chapitre *De nomine*, présentent une addition traitant des déclinaisons qui se fonde sur l'*Institutio de nomine*. Cependant, L. Holtz, 1981, p. 348 n. 24 a affirmé que le *De nom.* de Prisc. n'est pas connu de Julien de Tolède, mais « qu'il est utilisé en Espagne au début du IX<sup>e</sup> siècle » (au sujet de l'édition de la grammaire de Julien de Tolède, voir Holtz, 1975). Il y aurait donc là un premier point à éclaircir.

Un corpus grammatical originaire de Catalogne (?), mais provenant de Tolède (Tolède, Bibl. Cabildo, 99-30, s. IX ex.- X in., le témoin *C* des *artes min. et mai.* I de Donat dans sa version wisigothique ; Holtz, 1981, p. 384-386), contient, outre l'*Institutio de nomine* de Priscien, le *De finalibus syllabis* de Servius et de brefs traités dont un 'de generibus verborum' qui semble tirer son origine des livres IX et X de l'*Ars Prisciani* (Holtz, 1981, p. 385). Ce court texte est suivi du *De nom.* et d'un 'de verbis impersonalis (sic)' qui se lit aussi chez Julien de Tolède et Paul Diacre. Ceci dit, le ms. *C* permet de conclure que malgré l'absence de témoin direct du texte de Priscien, celui-ci a fait une apparition timide en Espagne à partir du IX<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, puisque rien ne prouve que l'*Ars Prisc.* ait circulé dans la péninsule au VII<sup>e</sup> siècle et qu'il n'y a que des témoignages indirects de la connaissance de l'*Ars* au cours du IX<sup>e</sup> siècle, il apparaît vraisemblable de situer l'arrivée de l'*Ars Prisc.* en Espagne au moment même de la composition du *De acc.*, qui constituerait alors le plus ancien témoin indirect de l'*Ars* en Espagne, au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Si les hypothèses concernant les origines du *De acc.* se vérifient, ce dernier devrait alors être considéré comme une conséquence de l'introduction de Priscien.

À propos du second point, l'absence de tradition carolingienne du *De acc.* est



remarquable à plusieurs titres. L'époque qui va, en termes d'histoire littéraire, d'Alcuin à Rémi d'Auxerre est pourtant gourmande de textes grammaticaux et grande productrice de traités et de commentaires en la matière. L'intérêt que soulève la chose grammaticale va de pair avec la montée en faveur de Priscien dans les écoles monastiques.

L'absence de témoins carolingiens du traité signifie-t-elle simplement qu'aucun manuscrit le transmettant n'a été conservé ? Cela peut paraître étonnant au vu du nombre important de manuscrits grammaticaux réalisés à cette époque. Est-ce simplement que le texte n'était pas disponible dans les écoles du nord, malgré les arrivées massives de manuscrits en provenance de l'Espagne wisigothique, de l'Italie lombarde et des îles Britanniques vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ?

L'É. ne signale pas cette anomalie et l'index des 'lieux grammaticaux' n'est pas d'un grand secours pour savoir si le traité était connu des grammairiens carolingiens. Bien qu'on y lise les noms d'Alcuin, des *Artes Bern.* et *Lauresh.*, de Murethach, Remigius Aut. et Sedulius Scottus, aucun d'eux ne semble avoir connu le *De acc.* En reprenant l'exemple du passage cité plus haut, l'expression *poetica licentia*, quoique assez commune (elle se trouve chez Macrobe, Marius Victorinus, Quintilien, Servius), semble avoir joui d'une plus grande faveur chez les auteurs insulaires, car elle se lit à plusieurs reprises chez Bède (*De arte metrica* 3, 2, etc.), une fois chez Alcuin (*Orth.* 308, 31) et fréquemment chez Clemens Scot et Cruidmelus ; elle est employée aussi par Ermenrich (*Epistola ad Grimaldum*, c. 17), et Loup de Ferrière, ainsi que par la source commune aux commentaires sur Donat de l'*Ars Lauresh.* et Sedulius Scottus.

Toujours est-il que l'É. qui ne discute pas de ce hiatus remarquable entre une composition supposée s'être déroulée au début du VIII<sup>e</sup> siècle et son attestation

manuscrite au début du XI<sup>e</sup> siècle, laisse son lecteur dans l'obscurité : comment faut-il interpréter cette dormance de près de trois siècles sans aucun intermédiaire carolingien ? Terminons en disant que malgré les remarques précédentes au sujet de l'introduction, il reste que l'établissement du texte proposé ici marque un réel progrès dans la mesure où l'édition repose sur une large base manuscrite et que son commentaire, ainsi que les nombreux index constituent un complément utile de guide à la lecture.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Chin, C. M., 2008. *Grammar and Christianity in the Late Roman World*, Philadelphia.
- Holtz, L., 1975. « Édition et tradition de manuels grammaticaux, antiques et médiévaux », *Revue des Études Latines*, 52, p. 75-82.
- 1977. « À l'école de Donat, de saint Augustin à Bède », *Latomus*, 36, p. 522-538.
- 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle), et édition critique*, Paris.
- 1986. « Le contexte grammatical du défi à la grammaire: Grégoire et Cassiodore », in R. Gillet, J. Fontaine, S. Pellistrand (éd.), *Grégoire le Grand. Actes du colloque de Chantilly, 15-19 sept. 1982*, Paris, p. 531-540.
- Passalacqua, M., 1978. *Il codici di Prisciano*, Roma.

Franck CINATO

UMR 7597 HTL, Univ. Paris Diderot,  
CNRS, Sorbonne Paris-Cité

**Badir, Semir**, *Épistémologie sémiotique : la théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion, 2014, 416 p., ISBN 9782745328885

Comme le précise Sémir Badir dans les pages liminaires, *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de*

*Louis Hjelmslev* est moins un ouvrage d'exégèse de la pensée hjelmslevienne qu'un effort pour repenser la linguistique et la sémiotique dans le cadre de cette théorie. La thèse fondamentale, explicite dans le titre, est que la « théorie du langage » – la théorie hjelmslevienne –, est une épistémologie, c'est-à-dire, dans la définition qu'en donne Sémir Badir, « une théorie de la façon dont s'acquiert la connaissance dans et par le langage » (p. 8). Plus précisément, cette épistémologie se présente comme une « utopie », dans la mesure où elle propose une « construction idéale du langage en tant qu'objet de connaissance » (p. 12).

C'est à la mise en évidence de cette construction que s'attachent les cinq premiers chapitres de l'ouvrage. Le premier, intitulé « Données », s'efforce tout d'abord de préciser le type d'interprétation de la théorie hjelmslevienne mis en œuvre dans l'ouvrage. Alors que de nombreux interprètes évaluent la pertinence des concepts de cette dernière à l'aune des données empiriques, Sémir Badir entend pour sa part privilégier un autre ordre de données : celui des conditions. Il se conforme ainsi à une « prescription discursive » (p. 32) observée par les *Prolégomènes à une théorie du langage* : celle de la formalisation.

Le deuxième chapitre est consacré à la notion de théorie. Sémir Badir s'attache à cerner la nature de la théorie du langage, telle qu'on peut la définir à la lecture des textes de Hjelmslev. Celle-ci répond à un point de vue immanent sur son objet, par opposition au point de vue transcendant de la philosophie du langage, et est un « système déductif pur » (p. 55), dont le caractère empirique est assuré par les principes d'adéquation et d'empirisme, qui témoignent tous deux, selon Sémir Badir, d'une tentative de conciliation de contraires (respectivement : rationalisme et empirisme, arbitraire et adéquation) à portée épistémologique ; conciliation dont témoigne également le principe

d'immanence, dont l'originalité est justement d'avoir pour fonction de concilier ces contraires.

Dans le troisième chapitre est envisagée la définition hjelmslevienne d'une sémiotique. Au moyen d'une analyse minutieuse du *Résumé d'une théorie du langage*, analyse dont l'une des originalités est de porter, outre sur le texte proprement dit, sur les représentations graphiques, Sémir Badir caractérise la sémiotique comme une analyse hiérarchique (reposant sur des rapports dirigés) imposant une dépendance uniforme (c'est-à-dire dont le chemin ne repasse jamais par un même objet), et dont la spécificité est liée à la mutation qui en est constitutive. La mutation, que Hjelmslev définit dans le *Résumé d'une théorie du langage* comme une fonction entre dérivés de premier degré d'une seule et même classe ayant une relation avec d'autres dérivés de premier degré d'une seule et même classe appartenant au même rang, a selon Sémir Badir la particularité d'entrer dans une proportion, celle qui est instaurée entre les plans d'une sémiotique. Une sémiotique est par ailleurs le complexe de deux analyses continues : syntagmatique et paradigmatique, dont la première établit un procès, et la seconde un système. Cette notion de complexe d'analyses donne lieu, dans la suite du chapitre, à la construction de deux nouveaux concepts, dans le cadre d'une « typologie des complexes d'analyses » : ceux de polysémiotique et d'intersémiotique. Ces deux concepts visent à rendre compte des objets se situant à la croisée de plusieurs analyses sémiotiques distinctes, et impliquent ainsi une relation mutuelle entre deux plans appartenant à des hiérarchies distinctes d'un même objet ; ceux de la polysémiotique se comportent comme des plans d'expression, tandis que ceux de l'intersémiotique se comportent comme des plans de contenu.

Le quatrième chapitre est consacré

à la notion de texte, dont Sémir Badir affirme la radicale nouveauté. Sont alors distingués deux états de cet objet. Le texte se présente tout d'abord comme « texte épistémologique ». L'objet texte se caractérise en effet par son indistinction avec les moyens de sa connaissance et avec ses constituants, dont découlent une absence de fonction particulière, ainsi que le caractère illimité de sa manifestation (tout ordre de réalité peut devenir sémiotique). Or, comme tel, il est général par son universalité, ce qui en fait le corrélat d'un geste épistémologique rendant possible la connaissance d'un objet empirique. Le texte se mue néanmoins ensuite, en vertu de la puissance constitutive de l'analyse, en « objet de connaissance », transformation qui institue la distinction entre forme et substance, en lieu et place de la « matière » du texte épistémologique. En tant que tel, le texte est le résultat d'une analyse syntagmatique, déduction syntagmatique suivie d'une déduction paradigmatique dont le résultat est cette fois une langue. En tant que résultats d'une analyse (c'est-à-dire en tant qu'objets institués comme sémiotiques par l'analyse), texte et langue sont adéquats au donné, ce pour quoi ils peuvent en tenir lieu pour la connaissance.

Ils impliquent néanmoins deux analyses différentes – syntagmatique et paradigmatique –, dont l'articulation est examinée plus avant dans le cinquième chapitre, intitulé « Métasémiotiques » et consacré à la typologie hjelmslevienne des sémiotiques. L'analyse de la sémiotique connotative est uniquement syntagmatique, dans la mesure où aucun critère théorique ne permet de distinguer entre l'analyse paradigmatique qui s'exerce dans le cadre de la sémiotique dénotative, et celle qui s'exercerait dans celui de la sémiotique connotative. Inversement, les analyses des métasémiotiques (sémiologie externe et sémiologie interne) sont exclusivement paradigmatiques. Les sémiotiques dénotatives se singularisent ainsi par le

caractère tout à la fois paradigmatique et syntagmatique de leur analyse, analyse qui, comme telle, réunit deux mouvements inverses : de généralisation (analyse paradigmatique) et de particularisation (analyse syntagmatique).

Après ce parcours interprétatif de la théorie du langage, les deux derniers chapitres (chapitres six et sept) s'attachent, pour le premier, à un problème demeuré impensé dans cette théorie – le problème de l'expression –, et le second à un élargissement de celle-ci, dans le cadre d'un examen de l'épilinguistique culiolienne. Le problème de l'expression tient à la rencontre dans la définition de la métasémiotique (comme objet qui est une description) de deux indéfinissables : objet et description. Pour se préserver du danger inhérent à ce double statut de la description (manifestation sémiotique quelconque d'un objet et manifestation métasémiotique non quelconque d'une analyse), il faut élever l'objet à un certain degré de généralité. À ce premier niveau de généralité s'en ajoute en outre un second : celui de l'analyse universelle. Or, le mouvement de généralisation implique alors, pour la description, une primauté du plan de l'expression, plan en revanche parfaitement symétrique à celui du contenu lorsqu'il s'agit de l'analyse sémiotique. C'est en ce point que l'on peut distinguer entre sémiotique et phénoménologie, la seconde se distinguant de la première par la primauté qu'elle accorde, dans la description de l'analyse, au plan du contenu. Les deux niveaux de généralisation sont alors ceux du concept (général) et du transcendantal (universel).

Dans le dernier chapitre, Sémir Badir s'attache à établir les modalités d'une compatibilité entre les deux théories hjelmslevienne et culiolienne. La première établit que l'objet de la linguistique est passible d'une double analyse : générale et universelle ; la seconde reconnaît la dualité de l'objet de la linguistique : langue et

langage. Elles promeuvent ainsi deux articulations distinctes de l'objet et de la description, eu égard au problème de l'expression mis en évidence au chapitre précédent : la première accorde la primauté à l'analyse, la seconde à l'objet. Selon Sémir Badir, ces deux perspectives sont compatibles, mais distinctes, ce pour quoi il faut choisir entre les deux, nécessité qui atteste de la complexité et de la singularité de l'objet de la linguistique. Par ailleurs, le concept culiolien de langage est traductible dans les termes de la théorie du langage, et Sémir Badir postule ainsi *in fine* l'existence d'une *semiosis*, pendant sémiotique du langage culiolien. Y répond une épistémotique, permettant un franchissement depuis l'analyse polysémiotique vers l'analyse de la sémiosis, conçue comme activité sous-jacente aux analyses sémiotiques, et manifestant ce que Sémir Badir appelle en conclusion « le Divers, qui depuis l'aube des civilisations, interpelle les hommes » (p. 365).

La singularité et l'intérêt d'*Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev* sont donc d'offrir une analyse épistémologique minutieuse de la théorie de Hjelmslev, dont on peut contester la problématique, ainsi que les aboutissants, mais qui se révèle adéquate à son objet – la théorie hjelmslevienne en tant qu'épistémologie. Un autre intérêt de l'ouvrage est de mentionner et de commenter quelques textes inédits de Hjelmslev (voir p. 80, note 72 et p. 123-125), ainsi que de publier en annexe un texte inédit, « Glossematic procedure » (commenté p. 161 *sqq.*), qui plus est en donnant tout à la fois le texte original anglais et une traduction française.

Anne-Gaëlle TOUTAIN  
 Univ Paris Sorbonne Nouvelle,  
 UMR 7597 HTL, Univ. Paris Diderot,  
 CNRS, Sorbonne Paris-Cité

**Weinrich, Harald**, *Linguistique du mensonge*, éditions Lambert-Lucas, traduit de l'allemand par Hélène Lucas, 2014, 70 p., ISBN 978-2-35935-122-4.

Rédigé en 1965 pour répondre à la question posée par l'Académie allemande de langue et de littérature « La langue peut-elle dissimuler la pensée ? », cet ouvrage – qui remporta le premier prix et qui fut six fois réédité et traduit en anglais (2006) – ne se limite pas à défendre l'idée que « le mensonge concerne vraiment la linguistique » (p.7), car son intérêt réside également dans le changement de point de vue qu'il induit sur un nombre conséquent de questions théoriques. Successivement professeur dans quatre universités allemandes (Kiel, Cologne, Bielefeld et Munich) avant d'occuper la chaire de langues et littératures romanes au Collège de France (1992-1998), Harald Weinrich (1927, –) expose ainsi dans la *Postface – Trente-cinq ans plus tard* son attirance théorique pour la « linguistique du texte » née en Europe centrale et précise en ces termes l'objectif qu'il poursuivait à l'époque :

« En écrivant *Linguistique du mensonge* j'avais aussi comme but, ou seconde intention, de tester l'efficacité de cette linguistique du texte nouvellement conçue à un objet qui de son temps se trouvait plutôt hors d'atteinte des méthodes de la linguistique. Le mensonge était jusque là le domaine des philosophes et des psychologues, des moralistes et des feuilletonistes. » (p. 62)

En effet, en définissant dans *Contre le mensonge* ce type de tromperie verbale comme correspondant à un *énoncé qui présente autre chose que ce que l'on sait ou pense avec une intention consciente de tromper*, Augustin oriente malgré lui le débat vers la philosophie morale et plus précisément sur des questions du type : « le mensonge est-il permis en cas de détresse ? », « existe-t-il un 'pieux mensonge' ? » ou encore « la fin justifie-t-elle les moyens ? » (p. 11). De plus, en posant la question de la vérité

par rapport à un état de faits connu ou estimé vrai, la thématique du mensonge en appelle à une problématique d'ordre ontologique qui, en tant que telle, relève de l'extralinguistique. Quant au versant de la définition portant sur l'intention fallacieuse du locuteur, celui-ci échappe également à la linguistique, puisqu'il concerne l'examen psychologique. Face à ce contexte historique amplement alimenté par la scolastique puis la philosophie européenne, l'idée de Weinrich est de corriger la définition augustinienne en réorientant l'analyse du mensonge sur le canal même qui permet son expression, à savoir la « phrase » ; ce terme étant à prendre au sens large de « morceau de texte » (p. 63). Ce faisant Weinrich vise également à mettre au jour le « bon côté » du mensonge qui est « donner sur la langue des informations inaccessibles par ailleurs » (p. 11).

Pour ce faire, il s'agit tout d'abord pour Weinrich de dénoncer que « la sémantique n'a presque toujours eu devant les yeux que le mot seul » (p. 12). Aussi, partant de la question que l'on peut qualifier de rhétorique : « Ment-on avec des mots ou avec des phrases ? », Weinrich en profite pour exposer sa conception d'une « sémantique dialectique » (p. 15) reposant sur les deux concepts fondamentaux que sont pour lui la *signification* et l'*intention*. Ainsi, la signification se situe du côté du mot, pris isolément, et elle se caractérise par le fait d'être « large », « vague », « sociale » et « abstraite » (p. 13-14). L'intention, quant à elle, correspond à l'opération de *détermination* qui s'opère lorsque le mot est placé en contexte, c'est-à-dire inséré dans le cadre d'une phrase ou d'un texte. En ce cas, ainsi que l'écrit Weinrich : « les mots du texte se délimitent et se restreignent mutuellement et cela, certes, d'autant plus efficacement que le texte est plus complet » (p. 18). Le résultat de ce processus est que chaque mot se voit attribuer une intention bien « délimitée, précise, individuelle et concrète »

(p.15-16). On obtient donc un schéma sémantique où le contexte joue un rôle essentiel dans la détermination du *sens* des mots, puisqu'il élargue la signification de chaque mot de la phrase de toutes les propriétés qui ne sont pas compatibles avec les significations des mots voisins. C'est ce que Weinrich exprime lorsqu'il écrit qu'un texte « ajoute à la somme des mots la détermination ou, plus justement, de la somme des significations il en retranche quelques-unes, la plupart, et ce faisant établit un *sens*. Le sens est le résultat du plus des significations et du moins des déterminations » (p. 19). Appréhendée sous un angle génétique, cette théorie sémantique revient à soutenir que l'enfant, qui n'a accès qu'à l'intention des mots, puisqu'il n'est confronté qu'à l'usage de ceux-ci dans des phrases particulières, construit par hypothèses et rectifications la signification de ceux-ci. Weinrich use alors de ce processus inductif de détermination du sens pour asseoir un des thèmes centraux de son livre ; à savoir que les langues naturelles n'ont pas à être qualifiées d'« imparfaites » (p. 17). Il écrit ainsi :

« Il est intéressant de remarquer qu'en tant que locuteur d'une langue, nous jouons quotidiennement le jeu de la mise en place d'une hypothèse et de sa confirmation ou de son infirmation, exactement le jeu aux règles duquel la science aussi se tient. La parole est bien dans sa structure comme une science préscientifique. » (p. 17)

Cette plaidoirie en faveur de la valeur intrinsèque des langues naturelles se retrouve dans les pages qui traitent du rapport que la linguistique entretient avec la logique et les mathématiques. Weinrich y argumente que « les langues naturelles n'ont pas à avoir honte de leur nature. Il n'y a pas moins de vérité en elles que dans le langage logique ou mathématique » (p. 21), puisque les mots – en étant toujours employés dans des phrases – sont, de par leur détermination réciproque, pourvus d'un sens précis et reflètent par conséquent fidèlement les pensées que

l'on veut exprimer. La supériorité des concepts vis-à-vis des mots de la langue courante est de même remise en question, car pour Weinrich les concepts n'ont « rien de spécial » (p. 22). La raison en est qu'ils « n'ont pas le statut de mots isolés mais celui de mots dans le texte » (p. 23) puisqu'ils sont construits au moyen de définitions, c'est-à-dire de phrases qui leur servent de contexte. Ils relèvent donc, comme les mots ordinaires, d'une sémantique du texte et témoignent que les pôles de la signification et de l'intention doivent être pensés selon une « échelle mobile graduée » (p. 24) qui va de plus ou moins large vers le délimité, du plus ou moins vague vers le précis, etc. Autrement dit, les concepts ne se distinguent des mots ordinaires que par le fait qu'ils se situent sur cette échelle plus près de la signification que de l'intention, puisqu'ils ne sont pas destinés à s'appliquer à des cas individuels et concrets, mais à rendre compte de l'ensemble d'un domaine scientifique. Il s'ensuit, pour Weinrich, que « les concepts ne sont pas plus près de la vérité que les autres mots. Ils ne dévoilent pas mieux la pensée que les autres mots. Ils n'ont rien de plus que les autres mots si ce n'est leur utilité dans les discussions scientifiques internationales » (p. 26).

En fonction de cette linguistique du texte qui, précisons-le, considère bien évidemment que les mots ne peuvent mentir que dans un contexte phrastique, Weinrich corrige la définition augustinienne du mensonge grâce à l'analyse suivante :

« Augustin tient un mensonge pour certain quand une intention de tromper se cache derrière la phrase menteuse. En revanche la linguistique considère qu'il y a vraiment mensonge quand derrière la phrase menteuse (qui a été prononcée) se tient une phrase véridique (non dite) qui diffère de la première de façon contradictoire, c'est-à-dire qui met en jeu le morphème assertif *oui/non*. Ce n'est pas une *duplex cogitatio*, comme le dit Augustin, mais une *duplex oratio* qui signe

le mensonge » (p. 32).

Autrement dit, Weinrich déplace, d'une part, la problématique du mensonge en ne la situant plus dans le cadre de la pensée mais dans celui des langues naturelles et propose, d'autre part, une analyse quasi polyphonique du mensonge où la « phrase menteuse », qui correspond au morphème « non », présuppose l'existence d'une phrase sous-jacente véridique qui serait en adéquation (d'où le « oui ») avec ce qui est. La phrase menteuse ne se distingue donc de la phrase véridique que par le morphème « pas » et l'analyse weinrichienne du mensonge qui, notons-le, use de l'expression *duplex oratio* sans distinguer différents protagonistes comme le fera Oswald Ducrot (*Le dire et le dit*, 1984), peut donc être effectuée d'une manière analogue à celle traitant de la négation où la phrase niée n'a de raison d'être que parce que sa contrepartie affirmative a déjà été envisagée.

En axant ainsi son analyse sur le morphème assertif *oui/non*, Weinrich adosse de fait sa conception sémantique ci-dessus esquissée à une approche syntaxique de la phrase. S'inspirant du philosophe Hans-Georg Gadamer qui soutient que tout « énoncé est motivé par une interrogation » (p. 42), Weinrich argumente que :

« L'important est qu'une phrase n'envoie habituellement pas d'information dans un vide informatif mais complète une pré-information. C'est un principe fondamental de la linguistique, plus précisément de la syntaxe. Son expression dans la langue (dans toutes les langues !) est le morphème assertif *oui/non*. C'est le morphème que la langue a créé pour mettre la nouvelle information que donne un locuteur en relation à l'information précédente de son partenaire. Avant toute fonction logique, il a une fonction dialectique, c'est-à-dire une fonction syntaxique. » (p. 44)

Dans cette conception, une séquence de mots accédera donc au statut de phrase syntaxiquement bien formée si, comportant une indication de temps et de personne, elle répond également à

l'exigence d'assertion en intervenant dans le dialogue ou le texte comme une réponse plus ou moins développée d'acquiescement ou de refus de ce qui vient d'être dit. Ainsi, le « non » hitlérien à la pré-information dont disposaient les allemands lorsqu'ils se demandaient « la guerre ? », « l'agression ? », témoigne que « c'est par le morphème assertif que le mensonge aura lieu » (p. 45-46). Il s'ensuit, ainsi que l'écrit Weinrich, qu'« on ne s'arrête qu'à un morphème. Par ce morphème la vérité sera falsifiée. Le mensonge grave, malfaisant, total est de nature syntaxique. Il contrefait le sens à chaque endroit décisif, là où la parole et le monde se rencontrent, dans la situation de communication. » (p. 46-47).

Mais si, comme Weinrich le reconnaît dans sa *Postface*, ce livre privilégie l'analyse du « mensonge total » ; les cas de la métaphore, de l'ironie ou de l'écriture poétique sont toutefois examinés afin de pouvoir « distinguer le mensonge grave et mauvais des variantes ludiques de la parole cultivée » (p. 10). Weinrich argumente ainsi que toutes ces formes de tropes ou de discours se différencient du mensonge par le fait : – qu'on ne cherche pas à tromper en parlant de façon imagée (cas de la métaphore) ; – que des marques explicites indiquant la dissimulation émaillent le discours ironique (l'intonation) et les écrits littéraires (protestation de vérité, amour du détail, etc.).

À ce jour, peu d'écrits linguistiques continuent de prendre le mensonge comme thème de réflexion. Les rares analyses proposées dans la mouvance de l'école d'Oxford<sup>2</sup> s'avèrent relativement proche de la définition augustinienne du mensonge dont Weinrich voulait se démarquer.

Au lecteur désireux de prolonger

2 Cf. l'article très clair de Anne Reboul « Le paradoxe du mensonge dans la théorie des actes de langage », 1992, *Cahiers de linguistique française*, 13, p. 125-147.

cette réflexion, nous ne pouvons que recommander la lecture du numéro intitulé « Mentir » publié en 2011 par la revue ethnologique *Terrain*.

Béatrice GODART-WENDLING  
CNRS, UMR 7597 HTL,  
Univ. Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité.

**Levelt, J.M.**, *A history of psycholinguistics. The pre-chomskyan era*, Oxford, Oxford University Press, 2013, xviii-653 p.  
ISBN 978-0-19-935366-9.

En 1970, Arthur Blumenthal ranimait la mémoire défaillante de la psycholinguistique en publiant un bref ouvrage sur l'histoire de la psychologie du langage, principalement depuis Wundt. Cet intérêt pour le passé de la discipline faisait écho au renouveau « mentaliste » promu alors par des figures de proue comme Noam Chomsky, George Miller et Jerome Bruner. Quarante-trois ans plus tard, Willem « Pim » Levelt, qui officia jadis à Harvard, non loin du bureau où travaillait Blumenthal, a repris le flambeau. Le résultat est une somme d'une ampleur qui dépasse de très loin l'essai de Blumenthal, et même le périmètre complètement ; bien plus, l'ouvrage embrasse plus que toute autre référence sur le sujet. Il est si foisonnant qu'une psycholinguiste, dans son compte rendu, se prend à regretter qu'il ne se soit pas plus concentré sur ce qui annonçait la science moderne, autrement dit, n'ait pas été plus anachronique, et moins porté sur les antiquailles. Ceux qui ont une once de sens historique prendront ce reproche comme un compliment et remercieront Pim Levelt.

Quelques mots sur l'auteur : psychologue et linguiste néerlandais formé en partie aux États-Unis à l'époque de transition mentionnée à l'instant, il a été témoin de la fin du behaviorisme sous sa

forme « médiationniste » et pré-cognitive, celle des chaînes internes de stimuli-réponses ; il a ainsi fréquenté des chercheurs représentatifs de cette période entre chien et loup de la psychologie américaine. Puis le générativisme oriente ses recherches, comme pour beaucoup d'autres. Il publie en 1974 une synthèse sur la théorie des grammaires formelles et des automates, republiée en 2008. Fondateur en 1980 du Max Planck Institute for Psycholinguistics, à Nimègue, il devient une autorité sur la sémiotisation, entendue comme processus allant de la formulation du message à sa mise en forme phonétique. Cette perspective onomasiologique « intégrale », pourrait-on dire, lui permet (déjà) de faire œuvre de synthèse sur la psychologie et la linguistique de son temps, œuvre qu'il mène à bien dans un livre réputé, *Speaking: From intention to articulation* (1989).

Du point de vue de son empan historique, le présent ouvrage couvre une période allant des spéculations sur l'origine du langage (vers 1770) jusqu'aux années 1950. Le bref passage consacré aux textes sur l'origine du langage sert manifestement de prélude à une mise en contexte de ce qui suit, c'est-à-dire la recherche comparative. L'enjeu de ces textes reste malheureusement opaque, et l'obstacle épistémologique qu'ils représentaient pour le comparatisme (comme souligné par Auroux 2007) n'apparaît pas. À l'autre bout de la toise, les années 1950 sont décrites de manière vivante, proche des acteurs, surtout ceux du milieu américain (en particulier Miller, Osgood et Carroll, que Levelt a connus). C'est d'ailleurs dans ces années, et aux États-Unis, que certains des contemporains, annésiques ou chauvins, situaient la naissance de leur discipline (voir les témoignages in Slama-Cazacu 1972). On suspecte qu'aujourd'hui encore des yeux vont se dessiller.

Du point de vue thématique, la portée

est vaste puisque sont traités la neurolinguistique, depuis Gall et l'aphasiologie jusqu'aux travaux d'électro-encéphalographie de Penfield et Roberts (1959) ; les travaux sur l'acquisition, à commencer par les diaristes, avec une incursion aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup>, chez Jean Héroard, le médecin au chevet du jeune Louis XIII ; les spéculations sur les origines, l'avènement du comparatisme, l'évolutionnisme, et, un peu solitaire, Steinthal ; l'émergence de la psychologie scientifique, de Donders et l'invention de la chronométrie des processus cognitifs, aux approches expérimentales sur la lecture, la mémoire verbale, les associations verbales et l'analogie ; les recherches de Meringer et Mayer sur les lapsus (à la longévité exceptionnelle, encore présentes dans Levelt 1989) ; un chapitre spécial est attribué à l'œuvre de Wundt. Structuralisme et behaviorisme sont traités dans des chapitres à part, comme des mouvements relativement circonscrits thématiquement, mais avec lesquels interfère l'ordre historique de présentation : la controverse sur la pensée sans images et les positions de l'école de Würzburg est ainsi annexée au chapitre sur le structuralisme. Quant à Bühler, il est écartelé entre ce chapitre et celui consacré à la perspective fonctionnelle-pragmatique, que l'auteur introduit par une présentation de Wegener et Reinach. Un chapitre composite passe en revue les recherches expérimentales sur la perception auditive, la lecture et l'articulation, la dénomination et les associations formes-sens (p. ex. les phonesthèmes), les approches « empiristes » de la grammaticalité (sous la forme p. ex. des probabilités de transition entre mots) et les premières études statistiques, celles des précurseurs, parfois éclipsés, jusqu'à Zipf. La question de la relativité linguistique a droit à son chapitre, pour plusieurs raisons possibles : la question en général et les travaux expérimentaux de Lenneberg sur le lexique des couleurs en particulier demandaient une longue contextualisa-



tion ; de plus, l'un des « fondateurs » de la psycholinguistique, John B. Carroll, était particulièrement impliqué dans la diffusion des idées de Whorf. Le chapitre aborde en outre le « néo-humboldtianisme » (Weisgerber) ainsi que des approches qualifiées de « purificatrices » et ayant pour objet de parvenir à une meilleure conscience des limites du langage et des conditions de la communication (le mouvement *Significa* néerlandais, la Sémantique Générale de Korzybski, Orwell, des travaux à fondement marxiste). Le chapitre aurait gagné à exploiter les études historiques sur la question, qui auraient pu conduire l'auteur, par exemple, à ajouter à sa liste Ogden et Richards, pour leur influence sur Sapir. La philosophie a joué son rôle aussi, notamment au cours du « linguistic turn », et le dialogue que Lenneberg entretenait avec Cassirer aurait pu être discuté.

Enfin, se tient à l'écart des autres un chapitre plus « historico-événementiel » sur la psychologie du langage durant le troisième Reich. L'auteur a manifestement tenu à apporter une contribution personnelle et originale à cette trop humaine et souvent peu glorieuse période, fournissant d'intéressants détails de première main, certains issus d'une enquête sur archives, et s'échappant à l'occasion de son cadre d'investigation (s'agissant du destin de Cassirer, par exemple). L'auteur examine certaines classifications racio-biologico-cognitives (mais qui ne concernent guère le langage) mises en œuvre par les psychologues d'obédience ou de sympathie nazie. Le chapitre se conclut par un examen du Crépuscule des Dieux de la psycholinguistique allemande de la grande époque, l'énorme somme de Friedrich Kainz, dont la publication s'étendit de 1941 à 1956. On appréciera l'effort et aussi l'esprit de synthèse nécessaire.

En toutes occasions, il est évident que l'auteur a mis un point d'honneur à se reporter aux textes originaux, cités en

langue originale en notes, et traduits dans le corps du texte. Il a également tenu à vérifier chaque information, jusqu'à la liste (conséquente) des doctorats dirigés par Wundt (p.168)... Qu'il en soit loué, car l'accomplissement est colossal. Chaque chapitre constitue ainsi une monographie ou suite de monographies remarquablement pédagogiques, informatives et fiables. Ce qui n'est pas clair n'étant pas hollandais, l'auteur réussit à simplifier Steinthal et à le présenter efficacement en quelques pages. De même, le chapitre sur Wundt sera un très utile vademecum au lecteur qui n'a pas une décennie sabbatique pour le lire.

Les qualités soulignées à l'instant caractérisent à la fois les domaines déjà balisés et les synthèses qui m'ont paru nouvelles. Relèvent par exemple de la première catégorie les passages sur l'aphasiologie, en particulier la constitution et l'affinement progressifs des idées « localistes » chez Dax et Broca, mis en scène en détail avec tous leurs protagonistes. La réaction « anti-localiste » ou « holiste » de Marie, Head et Goldstein est décrite finement, mettant au jour certains malentendus sur le sens à donner aux modèles localistes, sans compter, chez Head et Goldstein, le retour de tentations localistes.

Avec le même soin, le chapitre sur le behaviorisme prend en compte sa variété et ses ramifications, à la fois philosophiques, psychologiques et linguistiques. L'auteur souligne à juste titre qu'être behavioriste revenait parfois à savoir parler le « behaviorais ». Ce jugement s'applique, dit-il, à Bloomfield, en quoi on peut *grosso modo* donner raison à Levelt, et aussi dans une certaine mesure à Skinner, dont le *Verbal Behavior* est exposé en détail ; on imagine que *Verbal Behavior* a dû paraître une théorie dépaysante au Levelt de *Speaking*, autrefois préoccupé de rendre compte du processus allant du message « conceptuel » (entité fictive pour Skinner) à sa réalisation phonétique.

Au nombre des synthèses innovantes, outre le chapitre sur la période nazie, on comptera les morceaux passant en revue les travaux sur l'acquisition, depuis les diaristes jusqu'à Piaget et Jakobson. Deux perspectives se croisent : la présentation des travaux de chaque auteur, et des synthèses transversales très utiles sur les questions du développement du vocabulaire, du répertoire phonétique, et du bilinguisme. Au fil des chapitres, le lecteur se fera aussi un panorama des recherches sur la lecture et la dénomination, et apprendra par exemple que la première technique d'*eye-tracking* a été inventée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Edmund Huey (p.140-1), ou que les premiers protocoles d'amorçage remontent à la même époque.

L'émergence de la « nouvelle » psycholinguistique des années 1950 est bien replacée dans le contexte, essentiellement américain, où semblait régner une forme d'unité dynamitée ensuite par le générativisme : je veux parler de l'unité entre une psychologie des chaînes stimulus-réponse, analyse des séquences linguistiques par chaînes de Markov ou probabilités de transition, théorie de l'information, dont l'auteur souligne avec raison qu'elle promettait une nouvelle synthèse interdisciplinaire, fondement de la psycholinguistique promise. Il est certain qu'on observe ici une rupture, mais aussi des positions anticipatrices et intermédiaires, dont se font l'écho des psychologues interviewés par Baars (1986). Une discussion de ce dernier point, même succincte, aurait peut-être été bienvenue.

Que pourrait bien laisser à désirer un ouvrage de cette richesse ? La première difficulté est inhérente à la délimitation de l'objet même du livre, la psychologie du langage. Celle-ci ne se confond évidemment pas avec la psycholinguistique expérimentale. Steintal, Bühler, De Laguna, Weiss, Cassirer sont convoqués pour des apports théoriques qui ne s'appuient pas sur l'expérimentation. Entrent donc dans la portée du livre les réflexions philoso-

phiques proposant une perspective psychologique sur le langage. Mais alors, où s'arrêter ? Fallait-il par exemple discuter l'anti-psychologisme, la phénoménologie ? N'y a-t-il pas des connexions entre le pragmatisme, le behaviorisme, et Wittgenstein ?

Fallait-il traiter la psychologie des linguistes ou la linguistique psychologique ? La tâche a été partiellement menée à bien, par exemple Van Ginneken fait l'objet d'un développement, mais la psychologie des néogrammairiens ou Gustave Guillaume non. La mise en perspective des disciplines connexes n'est pas oubliée dans le chapitre sur le behaviorisme. En d'autres lieux, la discussion en aurait bénéficié, comme aussi d'une prise en compte de facteurs socio-historiques ou institutionnels. Par exemple, Harrington (1987) situe Broca au sein d'un mouvement positiviste de gauche, que Broca lui-même rattache à une approche analytique et naturaliste héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces mouvements à l'intérieur d'une discipline, dans l'épistémè d'une époque et dans l'histoire globale qui peuvent nourrir la mise en perspective historique d'une théorie, et c'est chez les historiens qu'on devrait s'attendre à trouver cette perspective. Or, l'auteur, soucieux de prendre possession en mains propres des théories qu'il décrit, a eu finalement peu recours aux historiens. La littérature secondaire est peu présente, ou peu exploitée (Knobloch sur la *Sprachpsychologie* me paraît sous-utilisé), au privilège de la fréquentation directe des textes, encore une fois. Le chapitre traitant du structuralisme (de Saussure, Sechehaye et Delacroix) ne s'est pas abreuvé non plus aux travaux sur la psychologie qui faisait partie de l'environnement culturel des acteurs (dont Bréal est d'ailleurs absent), tels ceux de Marina de Palo. Curieusement, il n'y a pas non plus de références à des textes d'histoire générale de la psychologie, ni par exemple à des ouvrages sur l'histoire du behaviorisme. L'histoire est

envisagée surtout (mais pas exclusivement) comme une suite d'accomplissements individuels, plus ou moins cumulatifs, éventuellement éclipsés puis revitalisés sous une autre forme.

Pour conclure, ce livre met à notre disposition une somme sans égale sur la psychologie du langage depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1950. La clarté d'exposition, la richesse et la sûreté de l'information, de première main, en font un ouvrage de référence fondamental, lisible comme une collection de monographies sur la psychologie de l'acquisition, l'aphasiologie, Wundt, la psychologie de la lecture, le langage dans le behaviorisme et chez ses sympathisants, et d'autres sujets encore. La délimitation de son objet était difficile, elle est restée indiscutée, et les mouvements historiques auraient parfois pu être mis dans une perspective plus large. Si lacunes il y a, quel Sisyphe travaillant seul aurait bien pu les éliminer ? Ces réserves sont des chicanes quand on les rapporte à l'immensité du travail accompli. Je dirai finalement, avec Lichtenberg : « Que celui qui a deux pantalons en vende un et achète ce livre ».

#### RÉFÉRENCES

- Auroux, Sylvain, 2007. *La question de l'origine des langues*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Baars, Bernard J., 1986. *The cognitive revolution in psychology*, New York, The Guilford Press.
- Blumenthal, Arthur, 1980. *Language and psychology. Historical aspects of psycholinguistics*, New York, Robert E. Krieger Publishing Company.
- Harrington, Anne, 1987. *Medicine, mind, and the double brain*, Princeton, Princeton University Press.
- Knobloch, Clemens, 1988. *Geschichte der psychologische Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Levelt, Willem J.M., 1989. *Speaking: From intention to articulation*, Cambridge/Londres, The M.I.T. Press.
- 2008 [1974]. *An introduction to the theory*

*of formal languages and automata*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.

Slama-Cazacu, Tatiana, 1972. *La psycholinguistique*, Paris, Klincksieck.

Jean-Michel FORTIS  
CNRS, UMR 7597 HTL,  
Univ. Paris Diderot, Sorbonne Paris-Cité

**Parret, Herman**, *Le Son et l'Oreille, Six essais sur les manuscrits saussuriens de Harvard*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 158 p., ISBN 978-2-35935-098-2

Jeté sans éclaircissement dans les manuscrits de Harvard, le lecteur même habitué à l'écriture de Ferdinand de Saussure, pourra se retrouver en difficulté. C'est une difficulté qui va de manière générale avec Saussure : ses phrases en suspens, sa recherche perpétuelle de point de stabilité, etc. Le volume *Le Son et l'Oreille* publié par Herman Parret aux éditions Lambert-Lucas, réédite une grande partie des manuscrits connus sous le nom de « Manuscrits de Harvard » (déjà publiés par l'auteur dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* en 1993), et six essais qui lui sont consacrés (datant de 1995 à 2013). Pour rappel, ces manuscrits (638 feuillets ; 995 pages) avaient été acquis par la Houghton Library de Harvard en 1968 grâce à Roman Jakobson, et concernent principalement deux domaines, la phonétique et la mythologie.

De ces manuscrits, *Le Son et l'Oreille* republie « les fragments importants pour la conception globale du langage et du mythe hindou », n'ayant pas retenu les notes concernant les langues particulières. En dehors des deux grands domaines traités, la phonétique et la mythologie, on trouvera deux notes dites de « linguistique générale », et une note de « grammaire ». Pour reprendre les rubriques de classement posées par Parret, les manuscrits republiés traitent des questions suivantes :

1) PHONÉTIQUE. « Délimitation méthodologique du domaine de la phonétique » ; « Vers une théorie du phonème » (« Le son, sa forme et sa substance », « la combinaison des phonèmes dans la parole », « physiologie et physique du son », « importance de la voix », « intention et volonté », « le temps du son », « théorie de la syllabe ») ;

2) MYTHOLOGIE. « Connaissance de l'Inde » (« L'Inde et l'Occident », « Histoire et chronologie de l'Inde ») ; « La pensée hindoue » ; « Le Véda » ; « Mythes et légendes ».

Les recherches saussuriennes ont depuis longtemps investi les manuscrits (sans pour autant désertier le *Cours* ou le *Mémoire*), apportant l'image d'un Saussure débattant de contradictions avec lui-même, cherchant sans fin dans l'écriture souvent ponctuée de blancs à délimiter des termes. Comme l'écrit en effet H. Parret, « cette épaisseur textuelle des notes manuscrites de Saussure, publiée dans les *Écrits de linguistique générale* (2002), bouscule l'orthodoxie homogénéisante et rend suspecte une lecture qui reconstruit la pensée saussurienne en "axiomes, principes et notes" ». *Le Son et l'Oreille*, quoique rassemblant des travaux déjà parus, permet une lecture dialogale des différents textes d'H. Parret. Les textes se répètent, mais aussi se répondent, travaillant selon des angles différents les mêmes citations de Saussure, nous emmenant à chaque fois à suivre un autre chemin.

H. Parret explique dans sa préface, revenant sur sa longue lecture des manuscrits de Harvard, que son intérêt s'était focalisé d'emblée « sur les problèmes concernant le statut du son en théorie linguistique et sur cette étrange quasi-absence dans les écrits saussuriens d'une conception élaborée de la nature de la voix, du corps et du sujet parlant et de sa temporalité » (p. 10). Dans les essais rassemblés, H. Parret s'intéresse notamment à des points de tension qu'il reconnaît chez Saussure : la recherche du

fait objectif (« le fait vrai, le fait décisif, le fait net », *Écrits*, p. 71) en même temps que la capitale théorie du point de vue qui la contredit (« en linguistique, nous nions en principe qu'il y ait des objets donnés [...] », *Écrits*, p. 201), et la représentation de la langue comme double en toutes ses parties (« nous persistons à dire que la langue ne s'alimente dans son essence que d'oppositions, d'un ensemble de valeurs parfaitement négatives et n'existant que par leur contraste mutuel », *Écrits*, p. 71). De la même manière, il fait apparaître la place faite parfois à une théorie du sujet, de la voix, du corps (« le rôle indispensable de la voix dans la parole humaine », MH : frag. 54), en même temps que son impossibilité (« il y a sans doute des sons furtifs ou de transition ; mais il est antilinguistique d'en tenir compte », *Cours*, p. 302, « La langue n'a conscience du son que comme signe » (*CLG/E* II, 17, N 7, 3293), ou encore son refoulement (Parret fait l'hypothèse que les « blancs » des manuscrits « montrent que ce n'est pas facile, ni possible même, de chasser de la réflexion théorique, le son de la voix, le geste de la main, la présence insistante du corps. L'existence du blanc renvoie au bruit de fond de la parole matérielle, à la voix qui se cherche, au "corps-fait-voix" » (p. 116). Il rappelle également que « le terme voix n'apparaît pas une seule fois dans les *Principes de phonologie* de Troubetzkoy » (p. 98), indiquant un rejet conscient et nécessaire de la voix pour la fondation d'une certaine phonologie (« Le phonème est la somme des particularités phonologiquement pertinentes que comporte une image phonique », *Principes*, p. 40, cité p. 98) et en même temps la faiblesse de l'édifice qui en découle.

Parret met en lumière également de manière intéressante les modèles visuels ou auditifs qui servent de comparaison à Saussure dans sa recherche linguistique : le tableau, le paysage, « la phrase musicale, « la phrase visuelle », la lanterne

magique ou l'exécution musicale d'un morceau : « De même que la phrase musicale se développe dans le temps, parce que nous retenons [ ], de même la *phrase visuelle* qui serait par exemple une ligne de montagnes – Mais chose curieuse : pas de phrase visuelle consistant en moments successifs, et c'est pourquoi nous sommes amenés à la représentation graphique » (CLG/E, 3318.7). Enfin, sur ce même plan épistémologique, les remarques de Parret sont abondantes, permettant d'approcher Saussure du point de vue d'une histoire des idées, avec notamment ses poursuites théoriques, retrouvant par exemple dans l'*Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives* (1763) de Kant une source du travail de Saussure.

Chloé LAPLANTINE

CNRS, UMR 7597 HTL,

Univ. Paris Diderot, Sorbonne Paris-Cité

**Londei, Danielle & Santone, Laura** (éd.), *Entre linguistique et anthropologie, Observation de terrain, modèles d'analyse et expériences d'écriture*, Peter Lang, Berne, 2013, 345 p., ISBN 978-3-0343-1470-1

Ce volume correspond aux actes d'un colloque « Le linguiste et l'anthropologue », qui s'est tenu à Rome en octobre 2011. Il rassemble les textes (certains collectifs) de 24 auteurs, quelques linguistes (dont Jean-Michel Adam et Lorenza Mondada), des anthropologues (dont Alessandro Duranti, et Jean-Loup Amselle, Mondher Kilani), des historiens, ethnomusicologues, didacticiens des langues, des chercheurs travaillant sur la traduction, la médiation, l'interprétation... Les éditrices, Danielle Londei et Laura Santone, présentent cet ouvrage comme étant né de la relecture du texte de Jakobson, « Le langage commun des linguistes et des anthropologues » (1952) qui souda selon elles l'estime réciproque de Jakobson et de Lévi-Strauss, et mit

fin à un clivage disciplinaire. Le projet du volume est de « vérifier, d'une part, si l'(inter)connexion entre linguistes, anthropologues, mais aussi spécialistes de la communication, se poursuit, et, d'autre part, d'identifier les différentes modalités selon lesquelles la dimension du langage et la dimension de la culture se rejoignent encore aujourd'hui » (p. 3).

Un problème se pose d'entrée de jeu, c'est l'extension très importante des notions de « linguistique » et d'« anthropologie ». Si l'anthropologie correspond à toute dimension ayant trait à un problème de culture, et si le linguistique est tout le domaine du langage, voire « des langages », on est devant un champ si large et si peu délimité, que le risque est de ne donner à lire qu'un éventail de travaux qui voisinent sans se toucher. En même temps, cet éventail de travaux fort divers rend visibles certaines thématiques modernes de réflexion (qu'il s'agisse de l'observation de la pratique de la médiation pour les populations migrantes, ou de celle de la traduction dans une situation multilingue, ou encore de l'analyse comparée du récit de vie de migrants et de convertis au bouddhisme, etc.). Ce dont témoigne la plupart des articles, qu'ils soient théoriques ou analytiques, c'est le sentiment d'un monde qui n'est plus celui de Jakobson et de Lévi-Strauss, qui est encore moins celui de Franz Boas ou de Humboldt, un monde où l'ethnologue pouvait chercher à découvrir une culture, et le linguiste à approcher une langue. Et si le monde change, ses méthodes d'analyse doivent alors aussi se transformer. Néanmoins, on doit rester méfiant devant des certitudes modernistes qui relèguent les classiques à une préhistoire scientifique. Parfois un auteur ancien a bien plus de prise sur le monde, et exerce davantage d'activité critique qu'un auteur prétendument à la pointe du réel.

Alessandro Duranti, dans son texte, qui à mon sens peut donner une homo-

généité au volume, fait l'histoire, en trois « paradigmes » de l'évolution du questionnement anthropologico-linguistique depuis le travail de Boas et de Saussure, en passant par Sapir, Chomsky, l'« anthropologie linguistique ». Ainsi, explique-t-il que dans le « premier paradigme », « les unités d'analyse linguistique sont les mêmes pour tout le monde (phonèmes, morphèmes, syntagmes, phrases) et le premier but de la recherche est la description *formelle* – à savoir systématique et selon des catégories explicites » (p. 57). Le second temps, dans les années 1960 est l'*ethnographie de la communication* de Dell Hymes et John Gumperz. Hymes parle d'« événement linguistique » et conçoit le langage comme « instrument d'organisation sociale » (p. 57). Dès lors, on étudie « moins des “langues” que des façons de parler (*ways of speaking*), parce que ce sont ces dernières qui organisent les situations sociales, par conséquent les identités aussi des locuteurs à l'intérieur d'institutions particulières » (p. 58). Les recherches de Charles Ferguson et John Gumperz en Inde sur la variété linguistique, et les travaux de Labov (*The Social Stratification of English in New York City*) sont des moments théoriques importants qui vont aboutir à une « scission parmi ces linguistes qui continuent à penser aux formes linguistiques idéales (sur la base des intuitions des locuteurs natifs) et ceux qui s'intéressent à la façon dont sont employées les langues dans les situations sociales les plus différentes » (p. 59).

On retrouve une partie de cette analyse dans l'article de Vincenzo Matera « Si un lion pouvait parler, nous ne pourrions le comprendre » qui situe certains travaux actuels comme une critique de la notion de « culture » conçue comme « paquet homogène et compact de significations, de valeurs, de pratiques, de normes et d'autres aspects encore, partagé d'une façon foncièrement uniforme à l'intérieur d'un contexte social » (p. 73). Selon lui, cette notion de

« culture » implique une essentialisation, et les « dynamiques “culturelles” en réalité ne correspondent pas, n'ont jamais correspondu et correspondent encore moins aujourd'hui dans les sociétés contemporaines, où l'on assiste à des créolisations (Hannerz), à des mélanges et à des hybridations, et aussi à des délocalisations et à des déterritorialisations » (p. 74).

Jean-Loup Amselle, dans son texte « Du métissage au branchement des langues », critique une vision essentialisée des langues et des cultures, notamment l'idée de langue-mère ou d'origine des mots, et préfère penser des « branchements » entre les langues, des langues « en voie d'apparition » plutôt qu'en voie de disparition. Selon lui, l'idée de disparition des cultures correspond à une incompréhension et à un refus de la dynamique de réappropriation métisse des cultures : « ce phénomène [celui de la disparition des langues] renvoie pour nous à la question plus générale de la disparition des cultures, c'est-à-dire en réalité à l'occultation de ces dernières par les spécialistes de sciences sociales, lesquels considèrent que ces cultures (aborigène, tasmanienne, maori, caraïbes, etc.), parce qu'elles ont fait l'objet d'une réappropriation par des représentants non-légitimes de ces cultures (des métis), n'existent plus » (p. 102).

Dans la deuxième section du livre intitulée « Quand le terrain observé est raconté : le récit de l'autre e(s)t le récit de soi », Yves Winkin, posant le problème de l'« auto-ethnologie » fait l'historique et le portrait des départements universitaires américains de « *speech communication* » et de « *performance studies* », en envisageant l'importation en Europe de leurs types de questionnement et de méthodologies. Il part d'un texte de 1979 de David Hayano, « Auto-ethnography: Paradigms, Problems, and Prospects », qui n'était pas novateur dans le domaine de l'auto-ethnologie mais

livre, selon Winkin, des remarques intéressantes. L'auto-ethnographie est entendue par Hayano comme l'étude de « son propre peuple » (*one's own people*) par opposition aux « anthropologues classiques qui s'en allaient bien loin étudier une communauté "exotique" » (p.122). Néanmoins, cette auto-ethnographie qui peut donner à entendre le « point de vue indigène » (*the native's point of view*), est jugée par Winkin comme une « anthropologie classique, sage, pleinement raisonnable », qui veille à « maintenir un détachement émotionnel et social au cours [du] travail » (p. 123). Actuellement s'oppose dans le domaine, l'« autoethnographie évocative » (N. K. Denzin, C. Ellis), qui cherche à faire « ressentir le sentiment de l'autre », et l'« autoethnographie analytique » (Leon Anderson) pour laquelle, contrairement à l'anthropologie traditionnelle, le chercheur ne doit pas rester « en coulisse » (p. 130) dans son texte.

On remarquera, parmi les nombreux textes du volume, celui de Jean-Michel Adam, « Le linguiste et l'anthropologue : retour sur un dialogue interdisciplinaire ». J.- M. Adam montre notamment la manière dont les remarques de Malinowski sur la « communion phatique » font travailler les théories linguistiques de Jakobson et de Benveniste, en court-circuitant la conception d'un langage réduit à de la communication : « comme Humboldt, Malinowski reproche aux études traditionnelles "une fausse conception du langage, qui considère ce dernier comme moyen de transmettre les idées du cerveau du locuteur à celui de l'auditeur" » (p. 17).

Un autre texte qu'on pourra remarquer, intéressant cette fois-ci du point de vue de l'histoire de l'anthropologie et de la linguistique, est celui de Laura Santone, « Les linguistes, les anthropologues et *L'Homme* : l'aventure du discours ». L. Santone revisite, depuis la fondation par Émile Benveniste, Claude Lévi-Strauss et Pierre Gourou jusqu'en 1981,

la manière dont s'y tente et s'y organise le dialogue entre linguistique et ethnologie. Et même davantage, la linguistique du discours y devient un modèle pour l'analyse ethnologique : « En interrogeant la pratique sociale comme pratique signifiante, la revue *L'Homme* s'inscrit dans ce courant où les sciences humaines cherchent à conceptualiser les phénomènes sociaux à partir du fonctionnement d'une grammaire discursive » (p.44).

Chloé LAPLANTINE  
CNRS, UMR 7597 HTL,

Univ Paris Diderot, Sorbonne Paris-Cité

**Ouattara, Aboubakar (éd.),**

*Les fonctions grammaticales. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles,

Peter Lang, 2013, coll.: GRAMM-R.

Études de linguistique française, Vol.18, 300 p., ISBN 978-2-87574-075-5

Cet ouvrage constitue le recueil des actes du colloque international de linguistique française organisé les 26, 27, 28 et 29 octobre 2005 à l'Université de Tromsø, en Norvège, sur le thème : *Les fonctions grammaticales : histoire, théories, pratiques*. Si un temps exceptionnellement long s'est écoulé entre la tenue du colloque et la publication des actes, signalons toutefois que les auteurs ont été appelés à actualiser leur texte en juillet 2012 – certains articles en portent nettement les traces – afin de tenir compte des avancées de la recherche. L'ouvrage offre ainsi un panorama de la manière dont est abordée la question des fonctions grammaticales en linguistique française à l'heure actuelle. À titre de regrets, on notera que l'article de présentation du recueil ne propose pas une problématisation de la notion de fonction ; on notera également l'absence d'uniformité dans la mise en page des différentes contributions.

Les dix-sept articles que compte l'ouvrage sont regroupés en quatre sections :

(i) historique et essai de refondation ;  
 (ii) au-delà des fonctions grammaticales traditionnelles : les fonctions casuelles ;  
 (iii) fonctions grammaticales, formalismes logiques et grammaire valencienne ;  
 (iv) fonctions grammaticales et fonctions discursives dans la phrase et dans l'énoncé. Les articles de la première section ont pour point commun d'apporter un éclairage historique à la question des fonctions grammaticales. A. Rousseau trace à grands traits une histoire de la conception de l'énoncé et de l'analyse de la structure de la proposition depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours avant de souligner l'importance, pour renouveler l'étude des fonctions, de prendre en compte la distinction entre « énoncé catégorique » et « énoncé thématique » ainsi que l'analyse communicative de l'énoncé en « thème » et « rhème ». M. Wilmet établit une critique cinglante, inspirée de Chervel, de l'arsenal des fonctions utilisées dans la grammaire scolaire ; il propose ensuite, en s'appuyant sur les notions d'*extension* et d'*incidence*, une nouvelle description en trois familles de fonctions : « fonction déterminative », « fonction complétive » et « fonction prédicative ». P. S. Kjærsgaard étudie le traitement des fonctions dans les manuels de français parus en Scandinavie depuis 1870 ; il montre qu'on est passé d'une définition des fonctions d'après des critères positionnels ou sémantiques à une définition syntaxique, fondée sur les possibilités de pronominalisation ; il évoque alors les problèmes qui restent pendents avec cette méthode et envisage quelques pistes de solutions pour les résoudre. Enfin, H. P. Helland s'attache à retracer l'histoire de l'emploi du terme « complément » en grammaire française, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui ; il argumente en faveur d'une restriction de ce terme aux seuls groupes syntaxiques sélectionnés par une tête comme le proposent les grammaires formelles modernes, qui distinguent entre les opérations de *complémentation* et d'*adjonction*.

La deuxième section, portant sur les travaux de B. Pottier sur les fonctions casuelles, compte seulement deux articles. Le premier, que l'on doit à B. Pottier lui-même, envisage deux niveaux d'existence des fonctions casuelles : un niveau mental, celui de la conceptualisation des événements à dire, où siègent les entités, qui portent des fonctions sémantico-conceptuelles ; un niveau linguistique, celui de la mise en langue puis de la mise en discours, dans laquelle les fonctions sémantico-syntaxiques sont exprimées par des marques (relateurs, cas, positions, intonations, etc.). Le second article est d'A. Ouattara, l'éditeur de ce volume d'actes. Celui-ci élabore une synthèse du traitement des cas dans les écrits de B. Pottier ; il met en évidence la construction et la structure du système casuel et montre quelles sont les affiliations paradigmatiques entre les zones caso-conceptuelles (les zones des « agents », des « patients », des « étants » et des « situants »), les cas conceptuels (ergatif, causatif, instrumental ; accusatif, destinatif, final ; nominatif ; locatif, de dépendance, d'association) et les cas linguistiques (dont l'inventaire exhaustif est impossible).

La troisième section propose un regroupement d'articles qui se soutient avec moins d'évidence. Dans le premier, J.-P. Desclès ne traite pas spécifiquement des fonctions grammaticales mais plus largement des *types fonctionnels* (morphologique, syntaxique, logique, logico-grammatical, énonciatif, sémantico-cognitif) et des *fonctions du langage* (prédication, détermination, quantification, subordination, transposition, énonciation) auxquels a recours la Grammaire applicative et cognitive pour fournir une représentation formalisée de la langue, vue comme « un système stratifié de différents modules d'opérateurs et d'opérandes de différents types ». Dans le deuxième article, M. Cori s'intéresse à la formalisation des fonctions grammaticales dans



le cadre du traitement automatique des langues ; après avoir rappelé que dans les Grammaires lexicales fonctionnelles et les Grammaires d'unification fonctionnelle, les fonctions grammaticales jouent le rôle d'interface entre la représentation de surface des énoncés et la représentation des connaissances sous-jacentes aux énoncés, il présente le modèle des Grammaires d'arbres polychromes, qui élaborent une formalisation syntaxique en termes de *position*, donnant ainsi une nouvelle dimension à la notion de fonction. Dans le troisième et dernier article de cette section, M. Hobæk Haff traite des fonctions grammaticales dans le cadre de la grammaire valencielle ; elle distingue, à la suite de Herslund, trois actants primaires (le sujet, l'objet et l'adjet) et établit l'existence d'un continuum entre actants et circonstants selon une hiérarchie propre à chaque langue (soit en français : objet, adjet neutre, adjet datif, adjet locatif, datif libre, circonstant de temps / de lieu).

Les articles de la quatrième section traitent – deux articles hors thème mis à part – des fonctions grammaticales (ou discursives) de formes et constructions syntaxiques particulières. I. Sivertsen se demande si l'objet de l'analyse linguistique doit être la phrase ou l'énoncé ; il défend l'idée, dans la lignée des travaux de Ducrot, d'une pragmatique intégrée à la linguistique, l'analyse linguistique de la phrase devant comprendre sa faculté à accomplir un acte de langage, sans pour autant inclure les circonstances d'une occurrence particulière ; il en conclut que l'objet de l'analyse linguistique peut être soit la phrase, soit l'énoncé en tant que type. D. Van Raemdonck étudie le statut morphosyntaxique des séquences que l'on trouve dans des phrases du type « Il marchait *la tête haute* ; *Le chat parti*, les souris dansent ; On dit *Pierre pressé* ; J'entends *Pierre chanter* » ; il montre que ces *structures binomiales* ont, dans la hiérarchie des structures intégrées à la phrase, une place intermédiaire entre les

syntagmes et les sous-phrases et qu'elles peuvent occuper, comme toutes les autres structures intégratives, les fonctions d'un terme normal de phrase (noyau de phrase, déterminant du verbe, déterminant de relation, prédicat second, etc.). F. Neveu propose une typologie des segments détachés qu'il décrit comme des *zones disjointes de la structure argumentale* ; s'appuyant sur l'opération linguistique d'*instanciation* (c'est-à-dire de saturation d'une fonction argumentale par un constituant syntaxique désignant un référent actanciel), il distingue trois types de détachement : le détachement par redoublement actanciel (segments vocatifs et disloqués instanciés), le détachement par caractérisation actancielle (segments apposés) et le détachement par expansion de relation prédicative. J. Härmä s'intéresse à l'emploi des constructions dites disloquées dans un corpus de presse ; il met en évidence quelles sont, en français, les différentes fonctions discursives exercées par la dislocation à gauche (récapitulation / rappel, focalisation / mise en relief, introduction d'un référent) et par la dislocation à droite (introduction d'un référent, clarification, rappel) ; une rapide comparaison avec le finnois montre que cette langue, du fait de ses caractéristiques typologiques, est moins sensible à la dislocation que le français. P. Lauwers et L. Melis s'interrogent sur la délimitation de la fonction attribut du sujet ; examinant les possibilités de pronominalisation des constituants apparaissant après le verbe *être*, ils identifient trois grands pôles : l'attribution interne (*Pierre est malade/médecin* : pronominalisation possible par *le*), l'attribution externe ou relationnelle (*Ce médicament est pour la rubéole* : pronominalisation par *le* impossible) ainsi qu'un troisième sous-ensemble formé des phrases *spécificatio*nnelles (*L'assassin de John Lennon est Mark Chapman*), *identification*nnelles (*C'est le directeur de l'école*) et *existentiel*les (*Il était une fois une princesse*) ; ces pôles sont entourés de zones de transition

(cas des syntagmes nominaux indéfinis, des syntagmes prépositionnels) dans lesquelles des facteurs contextuels viennent affecter les rapports de proportionnalité. S. Rémi-Giraud s'intéresse à la terminologie utilisée pour désigner les fonctions grammaticales de l'adjectif ; elle liste les fonctions que peut remplir cette catégorie (épithète, attribut essentiel, attribut non essentiel, apposition) et met en évidence les rapports d'équivalence que celles-ci entretiennent avec les fonctions des autres catégories grammaticales (respectivement : complément du nom, complément essentiel du verbe, complément non essentiel du verbe, complément de phrase) ; elle en conclut que le régime terminologique de l'adjectif ne serait qu'un « trompe-l'oeil ». O. Halmøy examine l'emploi du participe présent en français moderne dans un corpus constitué de textes de presse et de fiction ainsi que d'un texte en langue de spécialité ; elle montre que si l'on excepte les cas de grammaticalisation, cette forme est susceptible d'assumer cinq fonctions différentes (membre de la locution progressive *aller* + verbe au participe présent, prédicat d'une construction absolue, épithète nominale liée, attribut du complément d'objet, apposition), très inégalement représentées d'un type de texte à l'autre. Enfin, A.-R. Delbart propose une critique de l'ouvrage de Cavanna intitulé *Mignonne, allons voir si la rose...* (1989), dans lequel l'auteur parle de son rapport à la langue et à la grammaire ; elle met en évidence les problèmes grammaticaux posés par « l'enseignement scolaire » de la grammaire – parmi lesquels la définition et la détermination des compléments liés au verbe – et montre la difficulté de se déprendre des analyses issues de cet enseignement dans beaucoup de grammaires actuelles.

On voit donc que, contrairement à ce que peut laisser penser le titre du volume, il n'est pas question uniquement des fonctions grammaticales, mais aussi des fonctions casuelles, des types fonctionnels et

des fonctions discursives. C'est que les usages du terme « fonction » sont multiples en linguistique : comme le rappelle J.-P. Desclès, ce terme peut en effet désigner les relations horizontales entre deux unités de même niveau (relation de dépendance hiérarchique entre deux mots lexicaux ; relation logico-sémantique entre le SN sujet et le SV prédicat) aussi bien que les relations verticales entre deux niveaux de description (l'espace des formes et celui des significations interprétatives associées). Concernant le sous-titre du volume, on remarquera que seule la dimension théorique est abondamment représentée. Quatre articles adoptent une perspective historique, quand aucun n'adopte véritablement une perspective pratique (on regrettera en particulier que le domaine de la didactique des langues ne soit pas représenté). L'intérêt de l'ouvrage réside ainsi dans la multiplicité des approches théoriques présentées (certaines dans des contributions de premier plan) ainsi que dans le fait de faire apparaître certaines constantes dans la manière dont est abordée la question des fonctions grammaticales en linguistique française à l'heure actuelle. On notera en particulier l'importance prise par le cadre de la grammaire valencielle issue de Tesnière (Kjærsgaard, Hobæk Haff, Neveu, etc.) ainsi que la récurrence du recours à la notion guillaumienne d'incidence (Wilmet, Pottier, Van Raemdonck, Neveu, Rémi-Giraud, etc.). On sera également attentif aux problèmes terminologiques soulevés ainsi qu'aux discussions que la notion de fonction grammaticale engage quant à l'interface entre syntaxe et sémantique.

Aurélia ELALOUF  
Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3